

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 5. — MAI 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE / SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIERES DU N° 5

Notions sur la destinée de l'âme après la mort, par Ed. Grimard.	257
Vieilles notes, par Léopold Dauvil.	266
L'évolution de l'idée religieuse, par Senex.	270
A la mémoire d'Allan Kardec, par Gabriel Clouzet.	274
L'homme terrestre, par Un Revenant.	275
L'âme et les rêves, par François Vallès.	277
Les trois routes, poésie, par France Darget.	283
Nouveaux entretiens spirites.	284
Anniversaire d'Allan Kardec à Alger, par J. Bouilly.	288
Spiritualisme et Féminisme, par Blanche Sari-Flégier.	291
Le procès d'Anna Rothe, par Em. Magnin.	294
Phénoménographie (fin). Professeur Falcomer.	299
Un cas de vision télépathique répétée, par Mme E. M.	303
Société Valentin Tournier à Tours. Commandant Tégrad-Darget.	307
Conférences de MM. Léon Denis et G. Delanne.	309
Un cas d'obsession à Alger, par M. Verdier.	309
Une guérison par le magnétisme, par M. Sage.	314
Procès-verbal de l'Assemblée générale de la Société spirite lyonnaise.	314
Bibliographie.	315
Rhêa l'Ondine, par M. A. B.	316
Nécrologie : Alfred Erny, Léon Focroulle, Mme Camille.	320

AVIS TRES IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

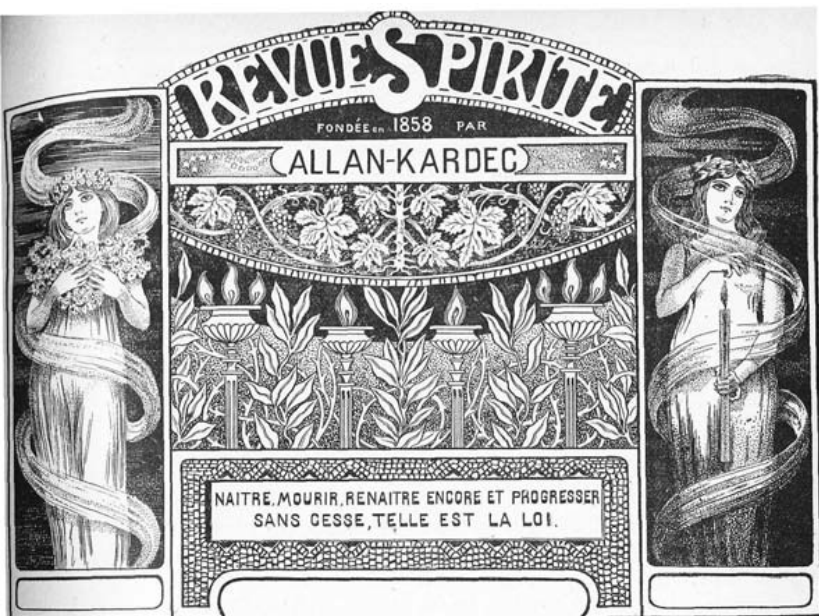
La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50* par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N^o 5.

1^{er} Mai 1903.

NOTIONS SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

D'APRÈS LE CHRISTIANISME

(Suite).

LE PURGATOIRE. — Est-ce en raison des conceptions barbares précédemment étudiées, que quelques âmes de docteurs, prises de remords, ont eu l'idée de combler l'abîme qui séparait le ciel de l'enfer chrétien, en supposant qu'entre ces deux extrêmes pût exister un trait d'union? Je l'ignore. Peut-être les dits docteurs se sont-ils bornés à s'inspirer des dispositions de l'Hadès grec dont la nature complexe impliquait, plus ou moins vague-

ment, la possibilité pour les âmes de s'améliorer graduellement par l'effet expiatoire des châtimens subis dans le Tartare.

Toujours est-il que ce n'est qu'à la fin du vi^e siècle, que l'Eglise finit par admettre l'hypothèse d'une région intermédiaire — située on ne sait où — mais pouvant servir de lieu d'attente préparatoire entre le ciel fermé et l'enfer inexorable et auquel du reste, disons-le en passant, n'est faite aucune allusion dans aucun des évangiles.

Il est incontestable que la conception première de cette sorte d'« anti-chambre du paradis » semble résulter d'une certaine notion de justice relativement satisfaisante, puisque le purgatoire aurait pu à la rigueur rendre possible l'amélioration du coupable. C'eût été la détention temporaire, à côté de la condamnation à perpétuité. Sans le purgatoire, y aurait-il pour les âmes une autre alternative que la félicité absolue ou les supplices sans rémission? Or, en face de cette disposition draconienne; que deviendraient les âmes coupables de fautes vénielles et conséquemment expiables?

Telle est la question de principe; mais est-il besoin d'ajouter que les bénéfices d'un correctif possible demeurèrent et devaient demeurer illusoires, étant donnée la nature des personnages qui, pendant une heure d'équité apparente, concurent l'idée d'une certaine atténuation à l'effroyable dogme des peines éternelles? Ces hommes incurablement barbares et incapables de s'élever à une idée quelconque de spiritualité ou de justice et n'admettant, pour ces raisons, que la peine du feu comme châtiment exclusif, se sont contentés de faire de leur purgatoire mort-né un simple diminutif de l'enfer éternel. Les âmes y brûlent d'un feu moins intense, soit, mais n'y en brûlent pas moins dans une certaine mesure et n'en sortent — c'est ici le point capital — n'en sortent, non parce qu'ils s'y sont améliorés, mais uniquement par la vertu des prières et messes *payées* que les croyants naïfs font dire à leur intention. — Conception jésuitique; piège dissimulé.

Et dès lors, voilà les eaux de l'écluse lâchées et débordantes; voilà la porte ouverte à tous les abus, à toutes les iniquités, à toutes les exploitations. Est-ce bien cela qu'avaient voulu les inventeurs du purgatoire?

Hélas! que ne sommes-nous autorisés à repousser avec indignation cette insinuation accusatrice? Mais nous est-il vraiment possible de douter, alors que nous savons si bien qu'au moyen des prières et messes lucratives, le purgatoire est devenu une mine bien autrement productive que l'enfer, lui-même, d'où nul ne pouvait s'évader?

Etant donné que la constatation de ce fait peut suffire à nous édifier sur la nature de ce purgatoire mixte, neutre, plus que cela, scandaleusement faussé dès son origine, puisqu'il n'améliore rien, ne purifie aucun coupable et ne présente d'autre avantage que celui de fournir à l'Eglise des sommes incalculables — ne nous y attardons pas davantage, mais occupons-nous,

quelques instants, de la genèse du dogme des peines éternelles et particulièrement des résultats obtenus par cette conception lamentable, corruptrice et néfaste.

L'on s'explique sans difficulté quelle en a été, quelle en a dû être l'origine. Cette origine n'a eu d'autre raison sans doute que la corruption de l'humanité primitive, en ce sens que la perspective d'un aussi effroyable châtement a seule paru capable de servir de frein à des populations grossières, incapables de s'élever à une notion quelconque de spiritualité. De même qu'elles n'eussent été que peu ou point impressionnées par la menace de peines morales, elles ne l'auraient pas été davantage par celle de peines temporaires. Elles n'eussent même pas compris la justice des peines graduées et proportionnelles à la culpabilité des pécheurs, parce qu'elles n'étaient pas aptes à saisir les nuances souvent délicates du bien et du mal, pas plus que la valeur relative des circonstances atténuantes ou aggravantes.

Ces diverses considérations sont de nature à pouvoir expliquer l'origine du dogme des peines éternelles ; mais en ce qui concerne l'influence qu'elles ont exercée sur l'évolution de l'humanité, combien de réserves seraient à faire. Quels résultats ont-elles produits, quelles améliorations ont-elles amenées ? Ont-elles empêché les hommes de s'abandonner à leurs passions bestiales dont la violence s'est manifestée de siècle en siècle, par ces haines de peuple à peuple et ces guerres fratricides qui, depuis les âges primitifs, jusqu'à notre époque moderne dite « civilisée, » ont sans trêve ni repos ensanglanté la terre ? Quelque terrifiante que fût la perspective de la mort et de ses conséquences mystérieuses pour ces générations affolées, parvint-elle à les retenir, alors que ne sachant que craindre ou qu'espérer de l'avenir, elles se jetaient tête baissée et les yeux fermés dans tous les débordements d'une vie qu'enivrait la matière ?

Aussi, nous paraît-il superflu de nous arrêter longtemps ici, pour stigmatiser, comme on l'a fait cent fois, la grossière doctrine des peines éternelles correspondant à l'état d'âme des barbares qui furent nos ancêtres. Certes, ils redoutaient leur dieu anthropomorphe, farouche et vindicatif comme ils l'étaient eux-mêmes, mais, imbus des idées païennes, ne croyaient-ils pas, dans leur aveugle naïveté, pouvoir l'apaiser dans ses colères, par le sang des victimes, hommes et animaux qu'on lui offrait en sacrifice ?

Chose étrange et significative, c'est alors que les Juifs avaient fini par abolir les sacrifices humains, que les chrétiens, malgré les enseignements du Christ, persistèrent à croire que le meilleur moyen d'honorer le Créateur et de se le rendre propice était de livrer par milliers, par millions, aux flammes et aux tortures, tous ceux qu'ils appelaient « hérétiques ». N'était-ce pas, sous une autre forme, renouveler les sacrifices humains ? N'était-ce pas *pour la plus grande gloire de Dieu* que l'Inquisition, que les brûleurs de sor-

ciers, que les dragonnades, que la Saint-Barthélemy, — le tout, à l'instigation des rois très chrétiens — firent couler ces fleuves de sang qu'éclairaient sinistrement les torches des autodafés !

La terreur qu'était censé inspirer le dogme des peines éternelles n'a jamais empêché les hommes de se livrer aux pires excès de leurs passions variées. Qu'y avait-il à faire de plus qui n'ait été fait, quels crimes restait-il à commettre dans la vie de ces papes, tous « saints vicaires de Jésus-Christ », dont l'histoire raconte, en rougissant, les sanglantes horreurs ; de ces évêques simoniaques, débauchés, prévaricateurs qui, tant de fois et si longtemps, ont scandalisé les fidèles les plus disposés à croire à eux, de ces congrégations, enfin, sortes de pompes aspirantes et foulantes qui, non contentes d'abêtir l'humanité, lui soutiraient et lui soutirent encore tout l'or que certains pistons spéciaux — pistons périodiques — envoient dans les caisses du trésor pontifical.

Après tout, qui donc s'en plaint, en dehors de quelques esprits mal pensants ? Etant donné que la Banque européenne, sous la raison sociale de « St Pierre et Cie, » fonctionne avec régularité, quel est l'homme d'église qui ne trouve pas que tout est pour le mieux dans le plus chrétien des mondes possibles ? Quel est le pape qui, s'il n'ose parfois le dire, n'a pensé comme le cynique Léon X, qui trouvait si fructueuse pour lui et ses pareils cette « bonne histoire des mérites du sang de Jésus-Christ ? »

Aussi, est-ce bien à tort, vraiment, que l'on s'étonne de voir si profondément enracinés dans la cervelle des hommes atrophiés par l'Eglise, tous ces dogmes néfastes qui, à l'heure qu'il est, sont encore acceptés et défendus avec acharnement par tant de gens dont le sens moral a complètement disparu.

L'on se demande avec inquiétude ce qui serait advenu de l'humanité si, parmi tant d'aveugles, quelques yeux n'avaient été dessillés par les lueurs qu'ont fait surgir nos Guides spirituels, sur les sentiers obscurs où elle trébuche depuis des milliers d'années. Toutefois, reprenons courage en songeant que les sombres nuées ont été percées par les rayons du Soleil de Justice. Nous ne doutons plus aujourd'hui de la perfectibilité de l'âme humaine. C'est de science certaine que nous savons qu'elle peut et qu'elle a pour devoir impératif d'évoluer, c'est-à-dire de se purifier en se spiritualisant. Nous savons aussi, d'autre part, que le caractère essentiel d'un châtiment dont la durée n'aurait pas de terme serait de rendre impossible le repentir des condamnés. Qu'en conclure, sinon qu'un enfer éternel serait un point d'arrêt définitif, qu'il supprimerait tout progrès ultérieur et ne serait, par suite, que la violation audacieuse et criminelle de l'inéluctable loi qui, à toute créature vivante, impose l'évolution.

Qu'est-il besoin d'ajouter qu'un tel renversement de l'économie divine

n'amènerait à rien moins qu'à l'anéantissement du monde moral tout entier. Qu'il soit établi qu'au bénéfice du pécheur et en vue de son salut, il n'existe d'autre garantie que la grâce hypothétique que pourrait lui accorder un dieu fantasque en ses faveurs, comme il est vindicatif en ses colères, et nous voilà lancés dans la monstrueuse doctrine de la prédestination, doctrine ignominieuse qui remplace la justice par le privilège et noie toute liberté dans le bon plaisir d'un despote. — Voilà quelle a été l'œuvre blasphématoire de la dogmatique ecclésiastique !

Mais arrêtons-nous ici et voyons où nous a conduit l'étude comparative des anciennes doctrines concernant les futures destinées de l'âme, par delà la tombe et ses mystères.

Eh bien, de cette étude résulte ce fait que nous sommes contraints d'affirmer que le Tartare des Grecs, en dépit de ses grossières imperfections, valait encore mieux que l'Enfer des chrétiens, en ce sens qu'il était en somme moins aveugle, moins cruel et plus juste en réalité. C'était bien la peine, vraiment, de créer une religion nouvelle qui, par la déformation qu'elle a fait subir à la première doctrine, n'est arrivée qu'à l'aggraver dans les conditions les plus déplorables. Aussi, est-ce ailleurs que nous allons chercher, puisque ce christianisme défiguré par l'Eglise révolte et scandalise les consciences et les cœurs.

Or, il se trouve qu'aux diverses questions posées dans les articles qui précèdent, sont données des réponses satisfaisantes par le Spiritualisme moderne — dénomination que nous employons, ici, dans son acception la plus générale.

Que les uns les appliquent au Spiritisme, que les autres en fassent bénéficier la Théosophie, deux doctrines sœurs — ou tout au moins qui devraient l'être — peu nous importe, étant bien entendu que nous ne faisons ici qu'un travail de synthèse et dans un but d'édification d'où toute critique est systématiquement exclue.

C'est donc dans le Spiritisme, non moins que dans la Théosophie, que nous allons chercher et trouver la solution du problème passionnant et redoutable que se sont posé les hommes, dès l'heure où, pour la première fois, ces hommes se sont demandé ce qui les attend au-delà du tombeau.

Dans le beau discours inaugural, prononcé à l'ouverture du Congrès spirite de 1900, M. Léon Denis, son président, sous l'impulsion d'un sentiment de large et généreux libéralisme, fit un pressant appel à l'esprit de tolérance qui devait présider aux discussions et délibérations de tous les congrès similaires (spirite, théosophique, occultiste, etc.), où allaient être agitées les plus hautes questions dont l'esprit de l'homme puisse et doive se préoccuper.

Eh bien, c'est de cet esprit là que nous désirons nous inspirer, ici, et c'est

dans un compte-rendu sommaire, mais absolument impartial des deux doctrines précitées, que nous allons montrer quelles analogies, plus encore, quelles similitudes réconfortantes et consolantes existent entre elles, dans la question capitale qui fait l'objet de la présente étude.

III

Notions sur la destinée de l'âme après la mort d'après le spiritisme.

C'est dans un monde essentiellement différent de celui dont il vient d'être question, que nous font pénétrer les doctrines spiritualistes. L'atmosphère s'est épurée et c'est à travers la voûte d'un ciel dont l'azur translucide s'étend à l'infini dans l'espace, que rayonne jusqu'à nous l'éternelle et pure lumière des régions éthérées. Les vagues hypothèses, les conceptions hasardées, les fantasmagories créées tantôt par la superstition, tantôt par le fanatisme de visionnaires maladifs, sont remplacées par des données rationnelles et des vérités positives. La vie future n'est plus un rêve, mais une réalité supra-terrestre. L'état des âmes après la mort nous est révélé par une science dont les grandes lignes nous ont été indiquées en d'innombrables communications concordantes, par « ceux qui savent » parce qu'ils ont vu.

Le voile est déchiré. Le monde spirituel nous apparaît dans sa haute réalité normale, aussi conforme aux lois divines de justice et d'amour, qu'aux aspirations des hommes dont la raison émanant du Créateur lui-même de ces lois, y trouve réunies toutes les conditions qui répondent le mieux à ses *desiderata*.

Ce sont les habitants eux-mêmes des régions de l'au-delà qui sont venus et qui viennent journellement nous décrire la situation où ils se trouvent. Nous les y voyons à tous les degrés de l'échelle spirituelle, dans toutes les phases de leurs joies ou de leurs souffrances, ce qui nous rend, en quelque sorte, témoins des péripéties de la vie d'outre-tombe. L'âme dépouillée, libérée de son enveloppe périssable, se retrouve au seuil d'un monde nouveau où elle demeure, en son unité permanente et dans la plénitude de ses facultés, riche de toutes ses acquisitions terrestres, non moins que de ses aspirations vers l'idéal divin qui, à travers toute épreuve et toute souffrance, l'attire irrésistiblement.

L'âme n'est pas une « abstraction » — comme l'ont cru certains philosophes — Revêtue de son corps éthéré, elle est et persiste en son entité définie. Le souvenir de ceux qui nous ont devancés n'est pas plus illusoire qu'il n'est, au dire du sceptique, la manifestation d'une naïve sentimentalité. On ne se les représente plus comme des flammes fugitives qu'un souffle emporte et fait disparaître, mais comme des êtres vivants que personifie

une forme concrète. Ils ne sont plus perdus dans les profondeurs de l'espace, ils sont autour de nous et, alors même qu'ils s'éloignent, nous suivent du regard du fond de l'invisible, veillent sur nous, nous guident et nous inspirent.

Les Esprits sont créés simples et ignorants, mais doués des aptitudes nécessaires au progrès de leur évolution dans la pleine autonomie de leur inaliénable liberté. Et c'est en raison des progrès accomplis que s'accroît leur bonheur inhérent à leurs qualités personnelles; car les Esprits sont les propres artisans de leur destinée, destinée dont l'étendue, l'ampleur et la magnificence exigent toute une série d'épurations progressives pour parvenir à leur définitive réalisation.

Aussi, ne faut-il pas croire qu'une seule existence puisse suffire à l'accomplissement d'une œuvre aussi complexe, et c'est pour cette raison que le dogme des réincarnations successives est une des bases fondamentales de la doctrine spiritualiste.

Dans l'intervalle des existences corporelles, l'Esprit rentre pour un temps plus ou moins long dans le monde spirituel, où son état de bonheur ou de souffrance est déterminé par le degré de purification auquel il est parvenu dans l'existence précédente. C'est dans cet état spirituel transitoire, que l'on désigne par le nom d'erraticité, qu'il recueille les fruits des progrès accomplis, qu'il se prépare à de nouvelles luttes et qu'il est en mesure de prendre telles résolutions qu'il s'efforcera de réaliser au sein de ses futures épreuves.

La réincarnation peut s'effectuer soit sur notre terre, soit dans d'autres mondes mieux appropriés aux besoins de l'Esprit réincarné. La vie dans le monde supérieur est, comparativement à celle de ce monde, un véritable paradis d'où les Esprits inférieurs sont exclus et qui ne pourrait, du reste, convenir à leur état d'imperfection, c'est-à-dire de matérialité, car là règnent la véritable fraternité sans égoïsme, la véritable égalité sans orgueil, la véritable liberté sans entraves.

La félicité des Esprits heureux ne comporte en aucune façon cette oisiveté contemplative, fastidieuse autant qu'inutile, qui constitue la caractéristique officielle du paradis chrétien.

C'est tout au contraire d'une incessante activité qu'est remplie la vie spirituelle dont le bonheur consiste non seulement dans la contemplation de toutes les splendeurs de la création, mais encore dans la pénétration de toutes choses, la claire vision de tout les mystères qui nous demeurent cachés ici-bas, et de cette initiation aux merveilleux secrets de la nature résulte une sécurité d'âme que n'altèrent plus ni doutes ni incertitudes.

Ces joies, nous le répétons, ne sont ni passives, ni égoïstes. C'est avec une ardeur que rien ne lasse que les Esprits s'acquittent des fonctions qu'

leur sont confiées par les Esprits glorifiés dont ils sont les messies ou messagers, parfois même les agents et les collaborateurs. Ils président alors à la formation des mondes, à la direction des tourbillons planétaires, ou, dans une sphère plus restreinte, à la marche évolutive des peuples, à la protection des familles ou de tels individus dont ils se constituent les guides invisibles. C'est ainsi que toutes les intelligences concourent à l'évolution générale et que s'établit une solidarité constante entre les Esprits de là-haut et les hommes d'ici-bas, leurs frères inférieurs.

Plus active et plus féconde est encore la solidarité qui unit les uns aux autres les Esprits plus ou moins avancés, tous concitoyens de la grande République céleste. Attirés les uns vers les autres par des sympathies qui se manifestent spontanément, en raison de similitudes d'idées ou de sentiments, ils forment de vastes groupes ou familles homogènes, au sein desquels chaque individualité fait rayonner ses propres qualités, tout en se pénétrant des effluves réciproques que lui envoie le milieu altruiste de la communauté, et c'est dans ces sentiments fraternels que s'associent tous les collaborateurs d'une œuvre à l'édification de laquelle concourent toutes les bonnes volontés.

Bien que les Esprits puissent se répartir dans toute l'étendue des espaces interplanétaires, il est toutefois des mondes spéciaux où ils s'assemblent de préférence. Autour des mondes avancés se groupent plus particulièrement les Esprits supérieurs, tandis qu'autour des mondes dont l'évolution est inachevée comme le nôtre, pullulent les entités d'évolution correspondante. Chaque globe a donc, en quelque sorte, sa population spéciale d'Esprits incarnés et désincarnés qui s'alimente en majeure partie par les réincarnations successives des mêmes Esprits. Mais des mondes supérieurs se détachent de Grands Êtres qui, dans les basses régions de l'univers, vont semer des germes de progrès, porter des consolations, des espérances, relever les courages défaillants qu'abattent les épreuves — et parfois s'incarner eux-mêmes pour accomplir telle ou telle mission que leur ont confiée les directeurs des mondes.

— Mais dans cette immensité sans bornes, où sont donc le ciel et l'enfer ? demandera-t-on peut être.

— Ils sont partout ; nulle enceinte n'en limite l'espace. Chaque âme porte avec elle, plus encore, se fait à elle-même son ciel ou son enfer qui, l'un et l'autre, sont phénomènes subjectifs, moraux, mais non physiques. Au sein d'une lumière éclatante dont s'enivrent les regards des Esprits glorifiés, peuvent exister et existent en réalité de profondes ténèbres, où errent dans l'angoisse des Esprits qu'aveuglent leur matérialité, leur incapacité lamentable.

Chaque pèlerin peut abréger sa route ou l'allonger à son gré, pouvant

même rétrograder, étant libre à ce point qu'il peut résister à ses guides... et rouler dès lors aux abîmes d'où il ne remontera que lentement et au prix de quelles douleurs !

Tels sont le ciel et l'enfer que nous a fait connaître la doctrine spirite ; mais j'entends une objection.

— Qui donc et quoi donc peut nous en garantir la véracité ?

— La révélation, tout d'abord, c'est-à-dire cette longue série de témoignages qui, dès l'aube des civilisations, ont été donnés à l'humanité, et, d'autre part, notre raison, notre conscience intime, lumière divine dont chacun de nous possède une étincelle. Il peut la méconnaître, la voiler aux heures sombres, mais l'éteindre sans retour, jamais. Et c'est cette conscience, témoin irrécusable, qui nous sert de garant, nous donne la certitude.

Or, quel est celui — à moins qu'il ne soit dévoyé par le scepticisme systématique des matérialistes, ou le fanatisme religieux, le plus aveugle de tous — quel est l'homme raisonnable qui, en son âme et conscience, pourrait hésiter, ne fût-ce qu'un instant, entre le paradis mythologique ou le paradis chrétien, rêves d'esprits hallucinés... et le monde spirituel que nous dévoilent les révélations nouvelles ? — Matérialisme et naïveté d'une part, spiritualité de l'autre, avec l'appoint indispensable d'une justice finale qui fait totalement défaut aux deux autres paradis précités. Quel esprit judicieux, demandons-nous encore, pourrait demeurer en suspens entre ces systèmes mal venus et cette doctrine normale que nous ont valu les progrès de la science et l'évolution de l'esprit moderne que dirige la raison, sous le contrôle non négligeable du bon sens le plus élémentaire ?

Autre objection :

— Pourquoi donc, demande-t-on encore, Dieu n'a-t-il pas, dès le principe, révélé aux hommes toute la vérité ?

— Parce que, répondrons-nous sommairement, nous réservant d'y revenir plus loin, parce que la révélation restreinte a été tout d'abord suffisante pendant une certaine période, proportionnée qu'elle était à l'intelligence respective des peuples et des individus isolés... Et ce sont ceux-là mêmes qui reçoivent, de nos jours, une révélation plus complète et devenue nécessaire, alors que leur suffisaient autrefois les aperçus fragmentaires de la doctrine dévoilée aujourd'hui.

La révélation partielle eut son utilité relative et momentanée ; mais les temps s'accomplissent et les lumières s'accroissent. Il vient un jour où la nourriture appropriée au premier âge amènerait une anémie mortelle chez ceux dont les besoins ont changé de nature. Or, c'est de nos jours que se manifeste cette anémie et que la responsabilité de cette crise redoutable retombe sur ceux — docteurs et prêtres d'églises écroulées — qui, s'obsti-

nant à ne tenir compte ni des progrès réalisés, ni des aspirations croissantes, s'imaginent dans leur folie pouvoir conduire les hommes d'âge mûr avec les lisières de l'enfance.

(A suivre)

ED. GRIMARD.

VIEILLES NOTES

XII

Le lecteur se rappelle sans doute... Pourquoi : sans doute ? Quel intérêt aurait-il à se remémorer ? Tous orgueilleux les faiseurs d'articles ! Ils s'imaginent, très simplement, que tout le monde a du plaisir à les lire et que chacun, conséquemment, doit se souvenir, le lendemain, de ce que le hasard a fait passer sous ses yeux la veille et même le mois précédent.

Il est donc fort peu présumable que le lecteur ait songé à prendre note de la promesse que j'avais faite à mon ami de Nice, le vieux peintre polonais Ledeski, lorsque le destin lançant un beau, ou plutôt un sombre matin un pavé au milieu de notre petit cercle en dispersa tous les membres.

Ledeski m'avait confié la plupart des notes prises, au jour le jour (au soir le soir serait plus juste) et cette réflexion me rappelle le mot d'un vieux maître de marine à qui je demandais le nom de son pays natal et qui me répondit : « Capitaine, j'ai vu la nuit à Saint-Malo... Pourquoi pas le jour ?... Parce que je suis né à une heure du matin ».

Ces notes étaient écrites de la main de plusieurs de nous, du Dr de Cladous, de Ledeski, de Ravel et de moi. En me les remettant, l'artiste m'avait prié, lorsque mon dessein de les transcrire au net serait exécuté, de lui en envoyer une copie autographiée ou, mieux encore, de lui rendre les brouillons auxquels il semblait tenir davantage.

Durant plus de quatre années j'avais oublié ma promesse, et, tel est le cœur humain, que j'aurais même oublié Ledeski si, chaque année, à l'époque des vacances, je n'étais allé revoir Nice, le vieil atelier et le solitaire qui m'accueillait toujours avec une égale affection. Il a fallu la bienveillance de l'aimable directrice de la *Revue Spirite*, Mme Leymarie, qui avait écouté plusieurs fois très patiemment le récit de quelques uns de mes souvenirs, pour faire reparaitre au jour ce qu'elle a bien voulu publier de passable pour ses abonnés, et c'est par ce moyen fort économique de multiplier mes notes que j'ai enfin pu mettre à exécution la promesse faite à Ledeski, en lui faisant parvenir, sous forme de colis recommandé, tous les numéros de la *Revue* qui, contenaient les *Vieilles notes*.

Ce vieil enfant de la Pologne a certes dû ouvrir la première brochure à

l'arrivée du paquet ; mais, insouciant comme tout véritable artiste, il a mis juste un mois pour lire les autres, ce qui m'a donné la valeur exacte de ma prose.

Et pourtant, mon colis, afin d'être acceptable,
 Était parti suivi de quelques mots rimés
 Que j'avais griffonnés sur le coin de ma table
 Très rapidement mais, suffisamment limés.
 J'avais donc ajouté certaine courtoisie
 Avec ce post-scriptum fleurant la poésie.

Et j'avais eu raison car voici la longue et amicale lettre, portant le timbre de la poste de Nice, que j'ai enfin reçue de Ledeski. Je lui demande et à vous aussi qui la lirez, l'autorisation de la publier presque en entier.

Elle vous fera connaître l'homme par le style et, grâce à lui, voici un article qui m'aura peu coûté.

« Mon cher ami,

« Excusez le retard que j'ai apporté à répondre à vos lettres si cordiales ; une crise de rhumatisme et des préoccupations morales en ont été la cause. Je n'ai presque pas eu de travail cet hiver, et l'artiste sans travail quand il n'a de rentes assurées que des douleurs de goutte, ce qui est mon cas, voit, fatalement, se dresser devant lui, dans l'ombre appréhendée de chaque soir, le spectre de la misère... conseillère mauvaise !

« N'étant allé ni à confesse ni à la messe, j'ai laissé fuir les protections cléricales qui m'avaient été offertes. La pratique intéressée, sans un brin de foi, n'est-elle pas autre chose que de l'hypocrisie ? Or, la faim elle-même ne me fera point couvrir le visage du masque de la vertu que je n'ai point.

« J'ai lu attentivement vos vieilles notes dans les brochures que vous m'avez fait tenir ; vos souvenirs de magnétiseur, dont vous m'aviez entretenu il y a quelques années, m'ont semblé plus curieux redits par votre plume ; et l'historique de notre modeste petit cercle, dont vous avez été le véritable fondateur, m'a plus particulièrement intéressé en me rappelant une époque de ma vie qui me semble déjà lointaine, bien qu'un lustre à peine se soit écoulé depuis.

« Vos impressions portent d'un bout à l'autre, le cachet de la sincérité loyale ; je l'ai constaté avec satisfaction et vous en félicite de tout cœur. Merci, cher ami, des vers que vous m'avez adressés et qui m'ont touché au bon endroit.

« Vous semblez m'annoncer votre dernier article renonçant, dites-vous, à inventer désormais des faits qui auraient pour résultat de tromper les lecteurs de la *Revue* qui vous a accueilli.

« Je me joins à ceux, mon cher ami, qui ont ressenti la même impression

que moi, en lisant ces souvenirs racontés sans prétention, je le reconnais, mais où vous avez semé quelque intérêt, pour vous engager à ajouter encore quelques feuillets à ces *Vieilles Notes*.

« Je viendrai du reste vous remémorer quelques faits que vous semblez avoir oubliés à dessein et qui, brodés par vous sur le fond un peu assombri de la trame, pourront offrir encore quelques sujets bien coloriés.

« J'ai eu cet hiver le plaisir de voir et d'entendre Léon Denis, que le Dr Blackwell et vous connaissiez déjà et dont vous m'aviez souvent parlé. J'ai assisté à deux conférences de lui sur le spiritisme et je vous assure qu'il a séduit la nombreuse et intelligente assistance qui était venue l'écouter, autant par son talent d'orateur que par la conviction profonde de ses théories clairement présentées et que je partage depuis que j'ai lu, avant d'en connaître le sympathique auteur, son premier ouvrage : *Après la mort*. Aux temps jadis j'aurais dit : cet homme est un prophète.

« J'ai dû quitter mon vieil atelier (trop vaste) pour un logis plus modeste ; en fermant la porte j'ai caché deux larmes montées de mon cœur et qui roulaient sur mon visage... Tout m'y disait adieu ! Celle qui y avait vécu plus de vingt ans avec moi ; l'ombre de son frère, ce bon Dr de Cladous, dont vous avez parlé avec tant de vérité ; puis l'image des amis qui s'étaient si souvent réunis entre ces murs, aujourd'hui nus, pour y évoquer, assis autour d'un petit guéridon de bois noir, les chers disparus... Amis et esprits vous êtes tous partis ! Et je reste seul, avec le souvenir bien vivace de vous tous.

Mais pourquoi les vivants sont-ils partis en emportant les autres ? On dirait que tous ces esprits, si fidèles lorsque nous étions réunis, joyeux et confiants, ont eu peur du silence — ou n'ont plus voulu le troubler. — Que de fois, prenant mon front blanchi dans mes mains, je vous évoque encore les uns et les autres !

Vous, mon cher Dauvil, que j'attends bientôt et qui restez fidèle à l'amitié.

Ravel qui semble avoir oublié l'hospitalité que je lui offrais chaque jour et que je regrette si peu de lui avoir donnée. Un mot de lui, qui n'est jamais venu, me l'eût payée plus qu'elle n'a valu. Perdu dans Paris où il s'est marié, il est peut-être malheureux ! Et je lui pardonne... Malheureux ! que dis-je peut-il l'être avec ses 25 ans, son amour et sa santé !

Et notre médium, la fine et aimable Mme Delfini, qui a mis, je crois, les flots bleus de la Méditerranée entre elle et nous. Nos esprits, nos bons amis de l'au-delà, si fidèles à nos réunions, s'en sont allés ailleurs consoler d'autres cercles d'amis. Après votre départ les coups frappés ont été plus rares, les vieilles toiles sont demeurées muettes — tout a cessé et le silence est venu. Je suis donc resté seul, triste, me demandant parfois, mon cher Dauvil, si nous n'avions pas collaboré à la création d'un rêve charmant et consolateur... Je ne veux rien approfondir et, après avoir absorbé de la coupe le plus doux de

ce breuvage éniyant, je n'ose la vider et j'attends paisiblement le jour où, de mes yeux, je pourrai, s'il existe, me convaincre du divin phénomène de l'au-delà. Et, si cela est en mon pouvoir, je reviendrai vous le confirmer... selon notre promesse.

« Un de ces jours que je serai plus courageux je vous communiquerai mes réflexions toutes philosophiques, à propos de l'idée de Dieu, que la plume fine, vigoureuse et un peu malicieuse de votre intelligent collaborateur G. Béra a traitée d'une humeur voltairienne, et dont l'article a soulevé une polémique assez violente; mais j'ai été surpris de voir que la Revue ne reçoit pas que des plumes spirites. Si M. Béra conçoit les idées générales de nos frères en croyance, il admet la réincarnation (1), il adopte une série d'épreuves qui permettent à l'âme de revenir du mal au bien, et, dans l'intervalle de deux existences, il doit imaginer, comme nous, un ou plusieurs séjours où les âmes attendent une mutation nouvelle, le retour sur cette terre ou l'envolée vers un astre meilleur. Pour que tout s'exécute selon cette conception il faut un ordre établi, qu'un hasard aveugle n'a pu régler... J'appelle Dieu cette volonté ordonnatrice. Quant à essayer de décrire Dieu lui-même, quant à oser en dire un mot de plus, vous verrez, mon cher Dauvil, comment je voudrais faire comprendre sa puissance, vaste dissertation que je n'ai ni le temps ni le désir de vous imposer aujourd'hui.

« Je termine en plantant une croix encore dans le jardin des morts: un des collaborateurs temporaires de notre petit cercle, dont vous n'avez pas oublié le nom, Lacalle, vous qui lui avez témoigné tant d'intérêt, est mort de consommation, il y a deux mois. Vos prévisions ne se sont que trop réalisées... Le spiritisme l'a tué. Racontez son histoire, ce ne sera pas un article perdu.

« Qu'ajouterais-je bien, mon cher ami, à cette lettre déjà bien longue pour moi qui l'ai écrite, davantage pour vous que je condamne à la lire; elle vous rappellera le dicton: Rien de plus audacieux qu'un poltron qui s'échauffe! Je comptais vous écrire quatre lignes, vous recevrez quatre pages.

« Le moment est arrivé de dire, comme ce grotesque témoin de certain Conseil de guerre, appelé à juger une grave affaire, lequel croyait devoir ajouter, après chacune de ses réponses: un point, c'est tout.

« Excusez-moi, encore une fois, mon cher Dauvil, de mon retard et laissez-moi, en vous disant encore merci, vous tendre ma main amie.

« THADEUS LEDESKI. »

P. S. — Vous recevrez, sous peu, le travail de mes calculs faits sur les probabilités des chances à la roulette... Je suis certain maintenant d'assurer un gain tous les quatre coups... Malheureusement le grand levier, le nerf de la guerre, me manque pour aller à Monte-Carlo démontrer la preuve de ce que j'avance.

(1) Réponse: Je n'admets que ce qui est prouvé. — (G. BÉRA.)

Si vous trouvez quelque curieux qui veuille, sans risquer le capital qu'il apportera, m'accompagner à la roulette, je lui promets un bénéfice de 20 0/0 par jour sur lequel bénéfice je demanderai 10 0/0. Adressez-le donc à votre vieil ami.

T. L.

Les Slaves sont enclins à quelque flatterie et ont le caractère enjoué. Le vieux peintre en a donné la preuve dans cette lettre due surtout à la plume d'un ami. S'il a dans ces lignes, déposé à mon intention plus de miel que de fiel, ma modestie, vu mon âge, ne s'en est point effarouchée. Son post-scriptum sent le mathématicien ; je le livre aux friands de la roulette, reconnaissant ses calculs fort ingénieux, la preuve en ayant été faite devant plusieurs amis... Mais je ne puis affirmer le succès constant de son problème.

Pourquoi ai-je contraint la *Revue* à reproduire cette missive qui n'était point adressée à ses lecteurs ? Je vais le dire.

Mon intention était de clore ici la série de mes Vieilles Notes.

— Tout a une fin n'est-ce pas ? — J'en éprouvais pour moi-même... ô, pas pour vous, lecteur, un regret sincère, et Ledeski me remémore plusieurs faits qui m'assurent quelque pâture intellectuelle pour deux ou trois articles... Un lecteur averti en vaut quatre... On pourra les passer.

— C'est la faute du vieux spirite polonais qui les a exhumés de ma mémoire, en ce petit coin du cerveau réservé aux objets égarés.

LÉOPOLD DAUVIL.

L'évolution de l'idée religieuse

I

MOÏSE ET JÉSUS

Lorsqu'on étudie l'histoire des religions qu'on a appelées « les religions méditerranéennes », et qui sont celles des peuples civilisés, — ou en voie de le devenir, — on constate dans leurs enseignements une marche ascendante vers des conceptions de plus en plus idéalistes, et un effort de plus en plus grand vers la libération de l'esprit humain.

Trois grands inspirés, Moïse, Jésus et Mahomet dominent cette longue période historique et ont eu la même mission à accomplir : élever la mentalité des peuples en leur apportant les premières idées de justice et d'amour, — et remplacer le polythéisme par la croyance en un être suprême, créateur et régulateur de toutes choses. Ils devaient ainsi guider vers le progrès les premiers pas de l'humanité dont l'histoire nous est à peu près

connue. Celles qui l'avaient précédée avaient en évidemment de grandes périodes de civilisation, et nous en trouvons çà et là les vestiges dans des monuments et dans des inscriptions que nous arrivons avec peine à déchiffrer. En outre les vieilles traditions de l'Inde et de l'Iran recueillies dans les Védas et dans l'Avesta, ainsi que les admirables préceptes que nous pouvons lire aujourd'hui dans le Bhagavad Gita (1) doivent nous amener à penser qu'une partie de l'humanité terrestre était arrivée, il y a des milliers d'années, à une haute élévation morale. Mais les enseignements des Manou et des Zoroastre n'avaient pu se généraliser et les paroles des grands initiateurs aryens n'étaient plus comprises. Des cataclysmes physiques ou sociaux les avaient fait disparaître de la mémoire des hommes; la mentalité de ces ancêtres lointains nous est inconnue, et nous ne pouvons remonter dans notre histoire que pendant un bien petit nombre de siècles.

Quinze cents ou deux mille ans avant notre ère, — les dates comme les noms ne peuvent être qu'incertains, — un grand instructeur des Sémites, probablement Moïse, proclame l'unité de Dieu : son premier commandement est : « un seul Dieu tu adoreras » (2). Dieu farouche, terrible, sans pitié pour ses ennemis et pour ceux de son peuple, le seul Dieu que pouvaient comprendre les tribus sauvages de la Judée ; et c'est par la crainte, par la force, par des massacres, que le rude législateur hébreu fera entrer cette idée dans les esprits : elle n'en sortira plus et, comme le dit Edouard Schuré dans les Grands Initiés, « l'humanité tournera toujours autour de cette idée centrale comme la nébuleuse autour du soleil qui l'organise ».

Comme sanction à cette croyance et à l'observation des lois édictées, l'instructeur d'Israël ne parle pas de la vie future. Ceux qui ne voudront pas obéir aux commandements du Dieu du Sinaï seront immédiatement frappés dans leurs biens, dans leurs enfants, dans leur vie, et la Bible est pleine de récits montrant les châtiments épouvantables qui punissent la révolte et la moindre désobéissance.

Les siècles passent, et l'idée monothéiste reste enfermée dans les vallées du Jourdain, jalousement gardée par les Prophètes, ces grands inspirés qui, dix siècles avant notre ère, prenaient la défense des faibles, s'élevaient contre les mauvais riches et contre les mauvais juges, annonçant la chute des despotes et la venue du règne de la justice promis par Jehovah. Ces idées trouvent peu d'échos dans les esprits arriérés de cette époque : elles vont être reprises par Jésus.

Mais ce n'est plus le Dieu impitoyable de Moïse qui va être annoncé au monde. Le Christ ne parle que d'un Dieu bon, juste, miséricordieux qui

(1) Le grand philologue orientaliste Burnouf, qui a traduit le Bhagavad Geta, dit que « ce livre est le plus beau qui soit sorti de la main des hommes. »

(2) Pas précisément, mais plutôt : « Tu n'adorereras pas les autres Dieux. » (N.d.I.R.)

veut le bonheur de tous ses enfants et qui leur donne tous les moyens de l'acquérir. Il prêche l'amour de tous les hommes : il veut la charité et la justice : il ne dit pas. OEil pour œil, dent pour dent. — Il dit : si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche. — Aimez vos ennemis. — Faites du bien à qui vous persécute. — Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même. — Ne jugez pas afin de ne pas être jugés. — Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre voisin, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans votre œil? — Donnez, donnez toujours, mais que votre main droite ne sache pas ce que fait votre main gauche. Il a été dit : tu ne tueras point. — Moi je dis : celui qui se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le Conseil. — Aux malheureux, aux désespérés de la vie il disait : heureux ceux qui souffrent ; ils seront consolés. — Heureux ceux qui auront faim et soif de la justice ; ils seront rassasiés, et dans une autre vie, chacun sera récompensé selon ses œuvres.

Enfin dans l'admirable prière d'adoration et de résignation qui se répète de siècle en siècle, il prescrit de demander à Dieu de nous pardonner nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Ces conceptions de bonté, d'amour, de résignation, cette idée d'un Dieu père de tous les hommes et aimant toutes ses créatures, étaient inconnues de l'ancien monde. Sans doute ces vérités éternelles se retrouvent plus ou moins voilées dans les enseignements de tous les grands initiés ; mais elles n'étaient guère sorties des sanctuaires, et elles étaient complètement nouvelles pour cette partie de la terre qui devait devenir le foyer de la civilisation.

Ce grand cri d'amour, cet immense élan vers la bonté et la fraternité allait peu à peu être entendu, et ses échos vont forcer l'humanité à entrer dans la véritable voie qu'elle devra suivre désormais.

Les actes des apôtres nous font connaître la marche de l'Eglise naissante et les progrès qu'elle faisait. Pendant que les disciples prêchaient en Palestine et en Afrique, Paul répandait la bonne nouvelle à Athènes, à Corinthe, à Ephèse, en Macédoine et à Rome où il trouvait la mort. Pierre et Jean allaient en Asie Mineure, et quand l'idée fut répandue, les Pères de l'Eglise posèrent les bases du nouvel édifice.

Ces bases furent lentes à s'élever. On ne pouvait penser à imposer au monde la religion juive, même modifiée : d'autre part, les intelligences qui dirigeaient ce mouvement comprenaient que jamais les Grecs et les Romains n'accepteraient une religion créée par un pauvre artisan d'une petite tribu de la Judée, quelque grand que fût cet homme, et quelques admirables que fussent ses enseignements. — Alors de ce grand Esprit venu pour éclairer la terre, ils firent un Dieu.

Les premiers siècles sont remplis par les luttes entre les divers systèmes édifiés pour définir le genre de divinité de Jésus, ses rapports avec le Père, puis avec le Saint-Esprit, pour établir leur similitude ou leur subordination. L'histoire de ces sectes et l'étude de leurs théories n'a plus pour nous aucun intérêt. En 323 le concile de Nicée, réuni par ordre de Constantin, condamnait Arius, proclamait le Symbole et posait définitivement les bases de la religion chrétienne.

Jusqu'à cette époque, la nouvelle croyance avait été trop faible pour s'imposer aux masses.

Elle n'avait attiré à elle que les petits, les malheureux, les deshérités qu'elle avait séduits par ses paroles pleines d'espoir et de consolation. Le sang de ses martyrs avait été une semence féconde. Mais les puissants, les riches, les indifférents, tous ceux qui étaient encore attachés aux idées païennes restaient sourds à sa voix.

Alors, pour augmenter son prestige, ses initiateurs avaient dû créer des mystères, un culte et des cérémonies capables de frapper les imaginations, et de faire venir à eux, non seulement les barbares, mais aussi les peuples à demi civilisés de l'Empire, et pour être mieux compris, ils avaient emprunté aux anciennes religions une partie de leurs rites, de leurs institutions et de leurs symboles. — On en fait un grief au christianisme ; c'est une erreur. — En agissant ainsi, les Pères de l'Eglise se montrèrent profondément politiques ; et les Grecs, comme les Romains et comme les Germains, vinrent d'autant plus facilement à la religion nouvelle qu'ils retrouvaient en elle, quoique modifiés, le culte, la hiérarchie et les traditions de leurs ancêtres.

A partir de Constantin, le christianisme va devenir une puissance qui grandira de jour en jour, et l'influence bienfaisante de la doctrine de Jésus se fera sentir jusque dans les actes politiques du grand Empereur.

C'est ainsi que Constantin qui s'était ouvertement déclaré chrétien à la suite, dit la légende, de la vision d'une croix lumineuse, rendit différents édits d'après lesquels il était défendu d'appliquer la torture, de faire mourir sur la croix, de mutiler les esclaves et de les marquer au front, de faire combattre les gladiateurs, d'exposer les enfants et de sacrifier aux idoles.

Ces mesures ont une importance capitale : elles marquent la frontière qui va séparer les temps anciens des temps nouveaux. Pour la première fois, les grandes idées humanitaires entrent dans les lois, et bien qu'elles soient souvent destinées à être obscurcies, elles n'en resteront pas moins vivaces : — et pendant les cataclysmes de toutes sortes que l'Europe aura à subir, le christianisme, — malgré les fautes et les crimes de ceux qui seront à sa tête — les conservera précieusement et les répandra peu à peu dans tous les esprits.

(A suivre)

SENEX.

A la Mémoire d'Allan Kardec

Tout ici-bas naît, croît, passe et se renouvelle
Et chaque fois qu'avril par les fleurs se révèle
Nous revenons ici chercher la vérité
O Maître ! et te jeter des palmes printanières
Parfumant moins que nos prières
De terrestres parfums ton immortalité.

Ici, nous croyons voir entre ces rudes pierres
Un peu de la clarté filtrant de tes paupières
Et rayonner de tout l'azur intérieur
Dont ta haute pensée a toujours été pleine ;
Notre air s'émeut de ton haleine,
O toi ! qui t'endormis dans la paix du Seigneur.

Ce n'est point le dernier sommeil, celui qui fonde
Sur la nuit sans matin l'éternité profonde ;
Il est illuminé le sommeil des croyants ;
Ton âme est parmi nous, ton corps est dans l'argile,
Nous tous savons ton évangile ;
Ecoute nos espoirs et nos vœux suppliants :

Ton grain de foi semé croît, monte et devient gerbe ;
Là, le cœur rajeuni s'ouvre en pavot superbe,
Les yeux baignés de pleurs en bleuets éternels ;
Après Jésus tu vins ensemer la terre,
Montrant d'un geste solitaire
Les jours promis dans les espaces fraternels.

Fouillant le dogme sourd avec la foi première,
Tu rouvris le sillon aride à la lumière,
Tu nous rendis à Dieu, puis comme Salomon
Pour abriter les purs tu rebâtais le temple,
Régénérés par ton exemple
Nous avons oublié jusqu'au nom du démon.

Tu nous a délivrés des éternels supplices,
Arrachant l'égoïsme et la douleur complices,
Voilànt la vision féroce de l'enfer,
Disant jusqu'à quel point le pauvre est notre frère
Et que la couche funéraire
Ne nous enchaîne point sous ses grilles de fer ;

Et tous ceux que rongait l'ineurable blessure,
Qui regardaient la mort comme une flétrissure

Et se tordaient les mains songeant à leurs amours,
 En proie au vide affreux qui blanchissait leur tempe,
 Le soir assis seuls sous la lampe,
 Ont senti sur leur front ce mot : Toujours ! Toujours !

— Va, je suis toujours là, moi l'épouse, le père,
 L'enfant mort, ne crains rien, sèche tes yeux, espère,
 Chaque jour nous rapproche un peu, fais ton devoir,
 Sois bon, crois au Seigneur, prends la force de vivre
 Afin que la mort te délivre,
 Te montrant les aimés qui vont te recevoir.

Maitre ! une fois de plus, si fragile et touchante,
 La terre en deuil au nom de sa douleur te chante
 Voyant sur ce tombeau luire un rayon de Dieu ;
 Souffle, esprit lumineux, en ardentes rafales
 Les espérances triomphales !
 Sur ce bloc de granit n'est pas écrit : Adieu.

31 Mars 1903.

GABRIEL CLOUZET.

L'HOMME TERRESTRE

.....
 On vit, usant ses jours à se remplir d'orgueil.

On marche, on court, on rêve, on souffre, on penche, on tombe,
 On monte. Quelle est donc cette aube ? C'est la tombe.

VICTOR HUGO

Mêlé avec quinze cent millions d'autres sur une infime planète, confondue elle-même, dans l'infini, avec d'innombrables mondes, tous dissemblables et à des degrés divers d'avancement physique et moral, chaque homme, ici-bas, pèse un peu moins que le plus petit des grains de sable perdus au fond des mers.

Aussi, de là-haut, est-ce un curieux spectacle que cette petite fourmilière de larves humaines, différentes de couleur, de langage et d'humeur, à peine sorties de l'animalité, encore au bas de l'échelle des êtres, marchant dans la nuit, allant, venant, empressées, agitées ; suant sang et eau pour acquérir des biens imaginaires, des titres bizarres, des fonctions étranges ; s'affublant de costumes grotesques aux marques distinctives affirmant l'autorité, la sagesse, et croyant jouer, dans ce monde singulier, un rôle considérable.

Ne sachant, du reste, d'où ils viennent, où ils vont, ignorant tout : principe, cause, effet ; la réalité, non accessible à leurs sens, leur échappant entièrement, ces hommes terrestres sont incapables de comprendre l'Univers.

Entièrement dominés par des appétits matériels déguisés sous les formes les plus diverses et auxquels ils consacrent toute leur existence, la plupart d'entre eux ne songent même pas à pénétrer les lois de la création.

Ne connaissant que ce petit coin de la nature qu'ils habitent, ils sont persuadés

qu'il est toute la nature, et qu'au-dessus, au-dessous et à côté il n'y a que le néant.

Ne se doutant pas de la grandeur du problème, de l'immensité de la route à parcourir, prenant pour le terme ce qui n'est que le commencement, ils croient à une vie unique, ne voient rien au-delà et meurent stupidement sans avoir jamais fait le tour d'eux-mêmes.

Cependant, étonnés de souffrir, se sentant soumis à des lois qu'ils ignorent, subissant le joug sans connaître les causes, troublés par l'incessante perversité de ce monde, inquiets sur leur destinée, d'aucuns ont cherché la cause finale, la loi de justice, la sanction du bien et du mal. Mais leurs yeux de chair ne voyant pas ce qui est, et ne sachant pas que l'homme se rémunère lui-même, ils ont imaginé un Paradis et un Enfer, dans l'espace infini. Ils adorent un Dieu qu'ils ont créé à leur image, auquel ils prêtent leurs faiblesses; un Dieu distributeur de peines et de récompenses éternelles, pour des fautes et des mérites d'un jour, vouant aux derniers supplices des êtres débiles, ouvrages de ses mains; et chaque peuple ayant ainsi son bon Dieu particulier (bon pour lui, mauvais pour les autres), dont les attributs semblent inventés tout exprès pour outrager le sens commun.

Allant à tâtons dans le monde moral, ils ne savent pas que les défauts et les vices des hommes sont un état passager, comme la faiblesse du premier âge. Ils ne savent pas que tout évolue dans l'univers et tend vers un état supérieur, que tout se transforme et se perfectionne; que le progrès est la loi générale des êtres; que tous y sont soumis; que cette loi joue, dans ce domaine, un rôle analogue à celui que remplissent, dans l'ordre physique, les lois d'attraction et de pesanteur; que ceux qui s'en écartent y sont ramenés fatalement; que l'homme est ainsi son propre justicier; qu'il devient sans cesse ce qu'il a mérité d'être; que chacun porte en soi-même le principe de son propre bonheur ou malheur, et que ce qu'ils appellent leur Destinée n'est que la résultante, à travers leurs vies successives, de leurs agissements et de leurs libres résolutions.

D'autres, enfin, se disant plus éclairés, pleins d'orgueil pour la grandeur de leurs œuvres, faisant beaucoup de bruit dans beaucoup d'ombre, ne doutant de rien, se croyant le droit de déclarer impossible tout fait inconnu d'eux, nient bravement l'Auteur de la nature, sous prétexte qu'il est incompréhensible.

Alors qu'ils ignorent la loi de leur propre manière d'être, ils affirment que l'univers est le résultat du hasard; que la vie est un accident, et l'homme un simple mécanisme qui fonctionne; mais sans pouvoir expliquer comment le cerveau matériel donne naissance à des idées intellectuelles, ni comment persiste la mémoire après le renouvellement intégral de la masse encéphalique.

De leur *caverne obscure* ne pouvant juger de l'ensemble; n'ayant aucune conception de l'existence individuelle de l'âme, de son origine et des phases de son développement; impuissants à s'expliquer les contradictions apparentes d'ici-bas, la raison des maux, l'utilité des peines; prenant sans cesse les effets pour les causes; ignorant que dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi; n'entrevoyant pas le but vers lequel tout marche, ils nient toute intelligence suprême, toute Puissance directrice dans l'ordre général de la nature et croient tout savoir; mais ce qu'ils savent n'est rien et ce qu'ils ne savent pas est tout.

Tel est le sort de cette planète inférieure, destinée à recevoir des humanités commençantes, dont l'entendement reste fermé aux vérités résidant en dehors de leur sphère et qui ne sont pas en correspondance avec leurs facultés organiques terrestres.

UN REVENANT.

L'ÂME ET LES RÊVES ⁽¹⁾

C'est surtout par la considération de ce qui se passe pendant le sommeil que l'homme a été entraîné à penser que le rêve ne saurait être considéré que comme une divagation de l'âme. Il y a dans le rêve, je n'en disconviens pas, des apparences qui semblent justifier cette opinion. Mais une étude attentive de ce que devient la constitution de l'être humain pendant le sommeil vient efficacement combattre ces premières conclusions, et substituer le flambeau de la vérité aux erreurs de l'irréflexion.

De prime abord, il ne me paraît pas possible de supposer que Dieu, c'est-à-dire la providence des mondes, en créant l'âme, ait pu avoir la pensée d'en faire un amalgame composé de facultés, tantôt sages, sensées, réfléchies, tantôt divagantes et contradictoires; agissant à certains moments avec mesure, avec suite, avec raison et profit, et se manifestant quelques instants après sans ordre, sans règle, sans équilibre, sans utilité.

Une telle conception répugne à mon intelligence, à l'idée que je dois me faire de la sagesse créatrice. Car que serait une sagesse qui aurait donné à l'homme pour se conduire deux antagonismes : la folie et la raison ? Que serait ensuite une justice qui, pour juger les actes, ne pourrait opérer qu'avec deux poids et deux mesures ? Que serait, enfin, la responsabilité d'un être qui se prévaudrait de la raison pour se faire récompenser de ce qu'il a fait de bien, et s'abriterait sous le couvert de la folie pour repousser le châtement de ce qu'il a fait de mal ? Une telle hypothèse, on en conviendra, ne pourrait être évidemment que l'intronisation du désordre moral dans le monde.

Une si singulière manière de voir est également contradictoire avec tous les faits de perfectionnements si divers, avec les progrès matériels, intellectuels et moraux qui se poursuivent dans l'humanité à l'aide de nos âmes, par voie continue, sans alternances rétrogrades. Comment comprendre une telle régularité, si nos âmes étaient dirigées tantôt par la raison, tantôt par l'incohérence ? Cette conception répugne enfin à certains de nos instincts tellement puissants que, malgré de contradictoires apparences, qu'il sera

(1) Voir les numéros de décembre 1901, février 1902 et février 1903.

d'ailleurs possible de combattre et d'expliquer, ils sont profondément enracinés dans tous les cœurs.

Ne serait-il pas fort extraordinaire, en effet, ainsi que l'occasion s'est déjà présentée de vous le faire remarquer, que l'humanité ait été instinctivement entraînée à proclamer incessamment que *la nuit porte conseil*, si les conceptions de la nuit ne devaient être que des divagations, produits désordonnés d'une âme en démente ? Que ces conceptions nous paraissent le plus souvent obscures, diffuses, irrégulières, incomplètes, je l'admets, et je vous dirai bientôt d'où vient l'illusion. Mais, conclure de là qu'elles sont irrationnelles dans leur principe même, dans ce principe que Dieu a fait éternel et indéfiniment progressif, ainsi qu'elles semblent l'être par leurs apparences, ce serait aller trop vite et trop loin, et, dans ce qui doit suivre, nous vous en donnerons des preuves aussi nombreuses que frappantes. Si tout ce qui ici-bas est incompréhensible pour nous devait être considéré comme incohérent, Dieu aurait un droit évident à être désigné comme l'incohérence la plus digne des honneurs du premier rang ! Dites donc que vous ne comprenez pas, je l'accorde. Mais, par cela même que vous ne comprenez pas, soyez plutôt humbles que présomptueux ; avant de vous poser en juges, attendez au moins que le procès soit instruit, et ne vous exposez pas sottement, comme on l'a fait dans le passé, à ridiculiser les vérités de Franklin sur l'électricité, celles de Jouffroy sur l'application de la vapeur à la navigation ; à jeter l'anathème et à mettre sous les verrous les conceptions astronomiques de Galilée.

Telles sont les considérations principales, dont vous verrez l'importance grandir à mesure que la discussion s'étendra davantage, qui m'imposent la conviction que l'âme est un être essentiellement constitué en vue d'actes toujours réguliers, toujours sensés, toujours conformes à cet ordre universel auquel nous ne pouvons reconnaître d'autres bases que celles de la raison même. Eh quoi ! demanderai-je, comment pourriez-vous croire, alors que tout est si admirablement logique dans la création, que seule, l'œuvre par excellence, l'âme, puisse cesser de l'être ?

En conséquence, nous devons admettre que, dans tous les lieux, dans tous les temps, de quelque manière que se produisent les manifestations de l'âme, quels que puissent être les mirages qui accompagneront les faits mis à jour, quelles que soient en un mot les apparences révélatrices de ces faits, nous devons admettre, dis-je, que tout travail de l'âme est sensé, correct, toujours conçu dans un esprit de rectitude et non dans l'incohérence, qu'il est l'œuvre d'un principe sagement coordonné, d'un principe qui possède au fond, s'il n'est pas toujours apparent pour nous dans la forme, un indélébile cachet de rationalité.

Il me semble donc impossible, je le répète, de s'arrêter à l'idée que, con-

siderée en elle-même et indépendamment des entraves plus ou moins multipliées que son pénétrant, d'une part, et notre corps, d'autre part, peuvent lui imposer, l'âme, ce que nous considérons comme l'essence du principe intelligent, puisse avoir été créée pour entrer à certains moments dans les phases rétrogrades de la divagation. Je cherche en vain où il me serait possible de trouver la nécessité d'un tel état de choses, et je vois, au contraire, bien des motifs de penser qu'il ne saurait exister. Certes, je comprends que des accidents survenus dans les organismes, dont notre âme ne peut se dispenser de se servir ici-bas, puissent imposer cette sorte de flétrissure à ses manifestations ; car là où l'organisme est faussé, les effets produits le seront aussi, mais dans les apparences seulement et non dans le principe duquel ils tirent leur origine, ce principe ayant été créé avec le don d'une inaltérable unité.

Vous savez, pour en citer des exemples, que, sous le couvert d'une eau fangeuse, le poisson se dérobera à votre vue, mais vous savez qu'il n'en continuera pas moins de posséder et d'émettre les séduisantes nuances de ses écailles multicolores. Or, ni lui, ni l'eau trouble ne sauraient être taxés d'incohérence, parce que ce que vous aperceviez d'abord a cessé d'être visible. Vous pourrez bien encore, dépouillant le verre de sa transparence par une épaisse couche de fumée, vous pourrez diminuer et faire même disparaître l'éclat des rayons solaires qui le traversent ; mais l'astre qui les engendre et les émet n'en conservera pas moins intact et toujours fécond, même dans ses défaillances apparentes, le principe par lequel Dieu a voulu que l'éternelle lumière fût incessamment projetée par lui sur les mondes.

Non, vous ne sauriez désormais avoir la pensée, — et vous la rejetterez à coup sûr si, par ignorance, elle était entrée dans votre cœur, — que l'âme génératrice de l'intelligence puisse par elle-même, en vertu de son essence, dans l'œuvre de son travail direct, devenir la source efficiente de l'incohérence et de la folie ; que l'âme, étincelle divine, rayonnement du Dieu créateur, puisse un seul instant se montrer constitutivement illogique, absurde, idiote. Je me révolte à cette idée, et je croirais calomnier la Providence des mondes que de supposer qu'elle a pu avoir la conception d'un être à deux faces, dont l'une serait illustrée par la raison et l'autre flétrie par la démence.

Aussi bien, dans ce monde, le besoin instinctif de rationalité n'est-il pas sans cesse notre impulsion dominante ? Dans le bien comme dans le mal, il s'impose à nous. Que nous voulions pratiquer l'un ou commettre l'autre, nos déterminations sont constamment combinées, calculées, raisonnées ; avec plus ou moins de succès sans doute, suivant que notre organisme le permet, mais, et j'insiste sur ce point, avec l'intention qu'elles soient telles. Et c'est précisément cette intention, dont nous ne nous séparons jamais, qui

devient pour chacun de nous une révélation de la vérité. Comment Dieu aurait-il pu, en effet, nous inspirer un vif et constant désir d'agir et de penser suivant les règles du bon sens, désir qui ne peut nous paraître que légitime, parce qu'il n'a rien que de moral, parce qu'il est l'impulsion la plus efficace du progrès, et nous condamner en même temps à n'en obtenir qu'une très éventuelle, très aléatoire satisfaction, interrompue de temps à autre, sans nécessité, sans raison, sous l'influence de caprices incompris, par de brusques et folles alternances.

Nous sommes si imbus, vous voudrez bien le remarquer, si pénétrés de ces idées, que lorsque, emporté par les fougues de la passion, l'homme veut secouer le joug de l'âme qui pourrait, il le sent bien, l'arrêter dans l'exécution de ses projets criminels, il n'y parvient que par de factices excitations, au premier rang desquelles il faut placer l'ivresse. Ces excitations ne sauraient évidemment s'adresser directement à l'âme, qui, étant immatérielle, ne pourrait se combiner avec la matière sans perdre son essence et sans cesser d'être elle-même ; mais elles agissent sur l'organisme et le modifient momentanément ; elles en oblitèrent les rouages et en faussent le jeu. Or l'homme sent bien, dans son for intérieur, que les manifestations de l'âme, ainsi faussées à leur tour, n'auront plus la vertu d'émouvoir sa conscience avec la même énergie sur la sclérotasse des actes qu'il a conçus et préparés ; qu'elles n'auront plus le pouvoir d'arrêter son bras, comme elles l'auraient peut-être fait si elles étaient restées dans leur état normal, au moment suprême de l'exécution. On peut dire que l'ivresse, dans ces circonstances, est un hommage que l'instinct de l'homme, même criminel, rend au principe de la rationalité de tout acte, de toute pensée qui émane de l'âme.

Il y a en effet, pour l'homme, des moments d'obsession, d'entraînement vers le mal, où il lui déplaît d'entendre les conseils de l'âme, parce qu'il sent qu'elle n'en a que de bons à donner. Il n'ignore pas qu'il ne lui est pas permis de supprimer l'âme, mais il n'ignore pas non plus qu'il a les moyens d'en fausser les indications, et il les emploie. Or n'est-ce pas là reconnaître hautement les vertus du principe directeur ? Quand le matelot révolté brise le mécanisme du gouvernail, il est parfaitement convaincu que le meilleur pilote ne saurait conduire et maintenir le navire dans la bonne voie.

Indépendamment des observations qui précèdent, et sur lesquelles nous avons cherché à établir l'opinion de la constante rationalité du travail de l'âme, nous en avons d'autres à faire valoir. Celles que nous venons d'exposer sont d'ordre essentiellement intellectuel et moral. Elles s'appuient, en effet, sur la providence et la justice de Dieu, sur des aperçus comparatifs entre la création terrestre et la création spirituelle, sur des concordances remarquables entre la conception qu'elles représentent et

un grand nombre de points de doctrine déjà acceptés par des convictions d'autant plus puissantes qu'elles ont été plus mûrement réfléchies, enfin sur des instincts profondément enracinés dans le cœur humain.

Les nouvelles considérations que nous avons à faire valoir touchent au côté expérimental de la vie terrestre ; par cela même, elles revêtent à un haut degré un caractère directement démonstratif, et, par leur adjonction avec les précédentes, elles formeront un faisceau de preuves devant lequel le maintien du doute me paraît impossible.

On sera peut-être surpris que je mette tant d'insistance à établir le principe de la continue rationalité des opérations animiques. Mais, outre que, par lui-même, ce principe a une importance qu'on ne saurait méconnaître ; outre que les recherches dont il est l'objet ont l'avantage de nous faire pénétrer plus profondément et plus intimement dans les secrets du phénomène de la vie, je dois faire observer que, au point de vue du problème que je me suis proposé de résoudre, ce principe est le pivot sur lequel repose tout entier l'édifice que je cherche à construire.

Que voulons-nous savoir, en effet ? Nous voulons nous éclairer sur ce qui se passe dans les phénomènes de la veille et du sommeil. Or, de prime abord et en deux mots, les opérations de la veille nous paraissent, avec plus ou moins de succès sans doute suivant les individus, conformes à la raison, dirigées par elle ; tandis qu'il est fort rare que celles du sommeil, les rêves, ne se présentent pas à nous dans l'état de la plus complète incohérence.

Tel est, sans détours, sans ambages, le résultat brut des observations. Au point de vue de la vie intelligente, — et à la condition de rester confiné dans les apparences, — telle est la différence essentielle qui caractérise et distingue les deux situations ; telle est, enfin, la pierre de touche à l'aide de laquelle nous constaterons que l'homme est à l'état de veille ou qu'il est à l'état de sommeil. Ces prémisses posés, passons à l'examen des déductions qu'il en faudrait tirer. Or, si dans cette circonstance, nous ne sommes pas le jouet de quelque illusion ; si la distinction que nous venons de signaler existe en effet ; s'il faut l'accepter comme une vérité généralement et dûment reconnue, avons-nous bien réfléchi aux conséquences que cette vérité entraîne nécessairement avec elle ? Avons-nous appelé notre attention sur la profonde perturbation qu'elle apporterait dans le domaine des conceptions philosophiques ? Avons-nous compris que, en matière de psychologie, elle serait le renversement à peu près complet des idées spiritualistes, et qu'elle constituerait un demi-triomphe tout au moins pour le matérialisme ?

Le simple énoncé de pareilles éventualités est de nature, ce me semble, à vous bien pénétrer de la nécessité où nous sommes de les soumettre à l'examen le plus attentif, et de chercher enfin à savoir si la croyance généralement répandue des divagations de l'âme pendant le sommeil est une sérieuse réalité ou une simple et trompeuse apparence. N'est-ce pas pendant

la veille que vous êtes en droit d'affirmer qu'il n'est pas un de nos actes, une de nos pensées, auxquels le corps ne coopère, soit par des fonctionnements actuels, soit par des souvenirs acquis à la suite d'observations et de faits antérieurs? D'un autre côté, si nous passons à la période du sommeil, comment ne pas reconnaître qu'un corps qui ne voit pas, qui n'entend pas, qui ne sent pas, qui ne se meut pas, ne peut prêter à l'âme qu'une coopération à peu près nulle, dans tous les cas fort incomplète?

On ne saurait donc nier que, comparativement aux opérations de la veille, c'est d'une manière plus exclusivement animique, beaucoup plus indépendante par rapport au corps, que se fait le travail de la nuit; et cependant, si ce que l'on affirme étourdiment tous les jours était vrai, ce travail ne serait qu'un tissu d'extravagances, et nous serions autorisés à établir en principe que, plus le corps est intéressé dans les opérations accomplies, plus les résultats obtenus sont rationnels; que plus, au contraire, est grande la part de liberté laissée à l'âme, plus les divagations augmentent.

Parlant de ce fait que l'âme possède la faculté de déraisonner, et que ses divagations semblent aller en augmentant à mesure que le corps entre moins en participation avec elle, ne serons-nous pas conduits, en nous laissant guider par la voie de l'analogie, à conclure que ces divagations devront atteindre leur maximum d'intensité lorsque le corps, étant définitivement mis de côté, et l'âme et son périsprit restant absolument seuls, nous passons à l'état d'Esprit. Vous pouvez, à la simple lecture de cette conclusion, vous pouvez comprendre combien une parole irréfléchie, acceptée sans autre contrôle que celui des apparences et jetée imprudemment dans le monde, est susceptible de tenir en échec les doctrines les plus sages, les mieux étudiées, les plus propres à donner satisfaction aux idées de justice qui germent dans le cœur humain. Mais il y a plus, et nous pouvons faire un nouveau pas sur ce terrain, où l'homme marcherait de déchéance en déchéance; car, après la mort terrestre, il reste encore de la matière chez l'habitant de l'espace : celle qui est contenue dans l'enveloppe périspiritale. Or pour nous, adeptes du spiritisme, nous avons la croyance que l'être d'outre-tombe ne cesse pas de progresser, et que ce progrès est toujours en rapport avec le degré de dématérialisation du périsprit. Mais, pour les partisans des divagations de l'âme, c'est précisément le contraire qui devrait arriver, puisqu'ils proclament que les œuvres animiques sont de plus en plus incohérentes, à mesure que les participations matérielles deviennent moindres. Certes, s'il devait en être réellement ainsi, quelque ardent adversaire que je sois des matérialistes, je m'empresserais de reconnaître qu'ils n'ont pas eu tout à fait tort, cette fois, de couper court à un si déplorable état de choses, et de remplacer par le néant une vie dont l'éternité n'aurait pu se perpétuer qu'en s'enfonçant de plus en plus dans le désordre moral et l'idiotisme.

Les Trois Routes

6 mars 1902.

Jésus passait. Enfants, femmes et jeunes filles
Sur son chemin jetaient les fleurs à pleines mains ;
Tous l'attendaient. Le monde était dans ses destins.
Et sans cesse à ses pieds tombaient lys et jonquilles :
Et les cheveux parfois aux gerbes se mêlaient.
Il passait. Il touchaient à toutes les misères.
— Et toujours à ses pieds, roses, lys, primevères
Tombaient, et tous les cœurs dans les gerbes tombaient.

Or, comme il s'avancait ainsi sur la feuillée,
Un homme tout à coup sortit des rangs pressés :
« Qui donc es-tu, dit-il, ami des cœurs blessés ? »
Et Jésus, regardant la foule agenouillée
Qu'un seul geste de lui si fréquemment embrasse
Répondit : Je me nomme « Espérance » et passe.

..

Jésus passait. L'apôtre au teint brûlé de hâles,
Saisi, tremblait. C'était par un matin charmant ;
La nacelle, à vingt pas, se balançait gaiement.
... Et Jésus souriant marchait sur les flots pâles.
Un oiseau s'était tu sur la rive interdit ;
Les disciples sans voix regardaient l'eau docile,
Mais Lui, voyant l'Apôtre ainsi qu'eux immobile :
« Viens ! » lui dit-il, et Pierre, ébloui, le suivit.

Or comme il s'avancait ainsi dans la lumière,
Un des douze, pensif, murmura : Quel est-il
Celui-là qui dompta l'indomptable péril,
Qui commande à la vague aussi bien qu'au tonnerre
Et dont les éléments reconnaissent la loi ?
Et Jésus répondit à Jean ce mot : « La Foi ».

..

Jésus passait. Sanglant, trahi, sa robe claire
Moins que son âme, hélas ! frissonnante, en lambeaux.
Insulté des soldats, des prêtres, des bourreaux,
Jésus portait sa croix et montait au calvaire.
Il allait seul, le cœur brisé, les pieds meurtris ;
La foule lui jetait des rires au passage,
Et l'auréole d'or, sous l'épine et l'outrage
Ruisselait à son front en gerbes de rubis.

Or, comme il s'avancait ainsi sous les injures,
 Les soldats le frappaient encore en lui disant :
 Es-tu messie, ou prince, ou prophète à présent ?
 Mais Lui, levant au ciel ses yeux pleins de tortures,
 Debout, sauveur et grand comme l'Eternité,
 Dit : « Je suis plus encor. Je suis la Charité. »

FRANCE DARGET

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES

PAR LES AUTEURS DES *Origines et des fins*.

PREMIÈRE SÉRIE

Premier Entretien

Amis, nous allons reprendre la série de nos entretiens afin de vous donner quelques aperçus sur la vie qui vous anime. Ces aperçus contribueront à satisfaire la curiosité qui s'éveille chez quelques-uns d'entre vous et les guideront dans leurs recherches.

Ce nouvel enseignement complètera nos enseignements précédents. La lumière qui s'en dégagera vous apprendra à vous connaître vous-mêmes. Elle vous aidera à vous défaire des illusions trompeuses de la vie matérielle pour n'accepter que les réalités de la vie libre et supérieure.

Nous allons d'abord ensemble étudier la vie dans ses origines et dans ses trois grandes divisions : *Vie inférieure* ou inorganique qui se développe dans le règne minéral et dans le règne végétal. *Vie organique* qui prend conscience d'elle-même au moyen des organes de l'animal et de l'homme. *Vie supérieure* qui se manifeste par les facultés merveilleuses que développent le *savoir* et l'*amour*.

Ensuite nous vous expliquerons la transformation que subit la vie lorsque, par la mort, elle sort des formes du monde visible pour se replonger dans les courants fluidiques des plans invisibles.

Enfin, nous essaierons de vous faire entrevoir les vastes horizons de la vie universelle, de vous expliquer les liens qui unissent entre eux les êtres, les mondes, les univers, se rattachant tous au puissant foyer de l'Infini vers lequel convergent les désirs, les aspirations, la marche de tout ce qui gravite sur les mondes créés.

Deuxième Entretien

Amis, les formes dans lesquelles la vie s'enferme passagèrement, pour évoluer sur le plan physique, se composent des éléments de la matière pondérable. La vie, elle, se compose des éléments de la matière impondérable : son, lumière, chaleur, électricité, fluides inférieurs et fluide éthéré.

La vie inférieure ou inorganique répond aux seules vibrations de la lumière et de la chaleur. La vie organique répond aux vibrations du son, de la lumière, de la chaleur, de l'électricité et des fluides de l'ambiance. La vie supérieure répond, en plus, aux vibrations du fluide éthéré.

Les éléments de la vie prisonnière en vous se sont créés et se créent encore les sens et les organes qui leur sont nécessaires pour répondre aux vibrations, c'est-à-dire aux appels des forces extérieures correspondantes. Les ondes sonores, lumineuses, électriques et fluidiques qui composent le foyer de vos âmes ont développé, par un travail incessant, les appareils par lesquels vous communiquez avec le monde visible et en recevez les impressions.

Il vous reste maintenant à développer les sens et les organes plus subtils qui vous permettront de répondre aux vibrations du fluide éthéré et de correspondre d'une manière consciente avec le monde invisible.

Ce fluide divin, puisqu'il vient de l'Infini, rompra les entraves de votre vie étroite et bornée et fera de vous des êtres libres et immortels.

Troisième Entretien

Amis, nous appelons *vie* tout ce qui, dans la nature, vibre en réponse à des vibrations correspondantes.

La vie prend naissance dans les fluides lourds que le travail du mental extrait de la matière grise contenue dans vos cerveaux.

C'est donc le cerveau qui est le producteur de la vie puisque c'est lui qui fait passer la matière de l'état inerte à l'état vibratoire.

L'homme, sans qu'il s'en doute, est un ouvrier sans cesse occupé à transformer la matière, à la purifier, à la fluidifier. Le grain de sable que vous écrasez en marchant, les aliments que vous absorbez, les pensées que vous émettez sont autant d'actions par lesquelles vous faites évoluer la matière en l'aidant à passer d'un degré inférieur à un degré supérieur.

Ce travail, que vous avez fait jusqu'ici d'une manière inconsciente et machinale, vous pourrez un jour, grâce aux lumières d'un fluide éthéré, l'accomplir d'une façon consciente et réfléchie.

Par elles, vous apprendrez à connaître, à distinguer, à dominer les éléments dont se compose la vie, ce qui vous permettra d'exercer un pouvoir absolu sur les forces et les formes inférieures.

Quatrième Entretien

Amis, la vie est aussi variée dans son essence que multiple dans ses formes. Entre la faible étincelle de vie jaillie du choc produit par la rencontre des vibrations correspondantes du mental et de l'astral et le puissant esprit surhumain, marchant libre et conscient vers le foyer de la

lumière et de l'amour, la différence est si considérable que l'intelligence peut à peine en saisir l'infinie gradation.

Cette étincelle de vie, poussée par la force attractive, va se joindre aux courants fluidiques de même nature qu'elle. Ces courants, sur tous les degrés de l'invisible, constituent l'essence vitale inhérente à chaque plan. Etant formée par les pensées, les désirs, les passions humaines, ils offrent une immense variété.

Il y a les courants mauvais et terribles créés par la haine, la méchanceté, la jalousie, l'immoralité et toutes les passions basses et grossières.

Les courants de fluides lourds et opaques formés par l'égoïsme, l'intolérance, le mépris de ses semblables, le désir immodéré des richesses et des satisfactions de la nature inférieure.

Les courants de fluides plus légers, mais encore obstrués par l'ignorance, la superstition, les conceptions religieuses erronées, la fausseté de l'idéal, etc. Enfin, les courants intellectuels spiritualisés par le savoir, la bonté, la tolérance, l'abnégation, le dévouement, en un mot par toutes les vertus qui conduisent les humanités à la gloire et au bonheur.

Cinquième Entretien.

Amis, pour qu'il y ait reproduction, soit dans le domaine de la vie, soit dans le domaine de la forme, il faut qu'il y ait union entre les éléments positifs et les éléments négatifs qui doivent contribuer à cette reproduction. C'est pourquoi l'étincelle de vie ne peut être obtenue que par le choc produit par la rencontre des forces positives de l'invisible et des forces négatives créées par le mental. Ces deux courants de forces contraires, étant constamment en vibration, produisent entre eux des frottements incessants qui entretiennent et perpétuent la vie sur tous les plans de la nature.

Les fluides lourds, créés par l'Incarné, composent l'enveloppe dans laquelle il s'enferme après la mort pour retourner dans les courants fluidiques de l'astral. Ces fluides sont tout à la fois : un *miroir* qui garde l'empreinte des pensées, des paroles, des actions de sa vie passée ; une *force* qui le pousse irrésistiblement vers le point de l'Espace où circulent les fluides de même nature que les siens ; enfin une *lumière* plus ou moins pure à travers laquelle il perçoit ce qui l'entoure.

Sur le plan physique la vie ne peut agir sans la forme. La forme lui est indispensable pour pouvoir se manifester et se mettre en rapport avec le monde extérieur.

Sur les plans invisibles, la vie est indépendante de la forme. Lorsque l'Esprit nouvellement désincarné a recueilli toutes les leçons que lui fournit son enveloppe, en lui présentant le tableau fidèle de ses erreurs passées, il

abandonne peu à peu cette enveloppe et la laisse se désagréger pour retourner aux éléments fluidiques qui l'attirent.

Cette séparation, néanmoins, n'est pas absolue, par le fait des liens subtils qui existent entre l'esprit créateur et les fluides qu'il a tirés de la matière, au cours de ses vies successives, il lui est possible de les réunir à nouveau et de réintégrer, momentanément, celle de ses enveloppes fluidiques qui peut lui être nécessaire.

Sixième Entretien.

Amis, c'est la vie la plus élémentaire qui anime les formes rudimentaires. Au point actuel de l'évolution peu de parcelles sont restées attardées dans les formes rigides du règne minéral ou dans les moules imparfaits du règne végétal. Ce sont les fluides lourds, extraits de la matière au cours des âges, qui occupent ces formes et les animent de leur vie à peine ébauchée.

Après un long stage dans les règnes secondaires, ces fluides lourds deviennent capables de former la grossière enveloppe fluidique des petits groupements de parcelles du règne animal. Les pauvres parcelles, enclavées dans leurs forces brutales et non pondérées, sont impuissantes à réagir contre elles, et doivent même, de leur énergie personnelle, activer leurs instincts de bestialité féroce et égoïste.

En revenant s'incarner sur la planète, les groupements de parcelles, depuis le plus minime jusqu'au plus complet, empruntent au plan qu'ils quittent une certaine quantité d'essence vitale ou fluides inférieurs dans lesquels ils se taillent une enveloppe que vous appelez *périsprit* ou *corps astral*. Ces fluides constituent la nature inférieure de l'homme toujours en conflit avec la nature supérieure formée par les groupements de parcelles, plus ou moins nombreuses qui composent le foyer de l'âme.

Les parcelles s'efforcent d'épurer ces fluides lourds, de les rendre clairs et transparents afin que leur opacité ne les empêche pas de recevoir la lumière, le secours et l'appui des plans supérieurs.

Pour rappeler à l'ordre ces forces si souvent en révolte, la conscience jette des cris d'alarme, toujours suffisants pour maintenir l'homme sur le chemin du devoir, lorsqu'ils sont entendus et écoutés.

C'est donc par le travail incessant des parcelles que la matière se transforme, que les fluides s'épurent, que les forces grandissent, se développent et nous poussent toujours plus vite sur la route de l'Infini.

(à suivre.)

ANNIVERSAIRE DE LA DÉSINCARNATION D'ALLAN KARDEC

à Alger. Société Spirite Algérienne (1).

M. J. Bouilly, vice-président de la Société spirite algérienne, nous a adressé le compte rendu de la fête donnée pour l'anniversaire d'Allan Kardec, le 5 avril dernier, à midi, dans un hôtel d'Alger.

Au début du banquet, qui réunissait une quarantaine de personnes, le président prononça quelques paroles en l'honneur du Maître. Au dessert, M. Bouilly prit la parole, puis M. Moatty. M. Davin lut une remarquable communication, reçue pour la circonstance dans un groupe d'Alger et un article de M. Déchaud, d'Alger, paru dans la *Paix Universelle* de Lyon. Ensuite vint le discours de M. Bouskaya. Nous regrettons de ne pouvoir insérer les discours de MM. Bouilly, Moatty et Bouskaya, tous trois très remarquables et se complétant l'un l'autre, mais il nous faudrait y employer la moitié de la Revue, ce qui n'est pas possible. Nous ne donnerons donc qu'un aperçu du discours de M. Bouilly, vice-président :

Mesdames, Messieurs, Frères et Sœurs en croyance,

« L'honneur que M. le président de la Société Spirite Algérienne a bien voulu me faire, en me priant de prendre la parole, me donne le privilège de saluer, en son nom, les Spirites algériens qui ont répondu à notre appel et sont venus s'asseoir à ce banquet fraternel, affirmant ainsi publiquement leur foi et leur admiration pour l'homme dont nous célébrons l'anniversaire.

Pour la première fois, depuis 1869, Alger honore, avec éclat, la mémoire du penseur, du philosophe illustre qui, sous le nom d'Allan Kardec, légua au monde la plus précieuse des vérités, la doctrine la plus sublime appelée à sauver l'esprit moderne de ses déviations et de ses défaillances ; j'ai nommé le Spiritisme.

Le Spiritisme, c'est-à-dire la révélation des fins dernières de l'homme, de sa place dans l'univers, qui nous dit d'où il vient, où il est, où il va.

Le Spiritisme, c'est-à-dire la doctrine qui explique le vrai sens de la Religion sans dogmes, sans culte, sans prêtres, sans mystères.

Il établit la justice par la connaissance de la mort et de la vie.

(1) Il y a deux sociétés spirites actuellement en Algérie : La première est celle qui a été fondée lors des conférences de M. Léon Denis à Alger et qui a pour titre : *Fédération Spiritualiste Algérienne et Tunisienne*, et pour Président, M. Foix. La *Société spirite Algérienne* est fondée depuis quelques mois.

Le Spiritisme qui relève celui qui est abattu, fait croire celui qui doute, donne les plus grandes consolations et les plus suprêmes espérances.

Il transforme les vices en vertus, l'égoïsme en charité, le désespoir en résignation.

Il tend à donner à l'humanité la plus grande tolérance afin de fusionner toutes les écoles, toutes les religions qui ont pour principes l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, le progrès infini et la réincarnation.

Le Spiritisme est encore plus qu'une révélation, qu'une doctrine, n'en déplaît à ses détracteurs, il est aussi et surtout un sacerdoce scientifique et moral, un culte conscient de la vérité et de la vertu.

.....
Chez les Spirites, pas de hiérarchie sacerdotale, chacun est prêtre, s'il est homme de bien, s'il enseigne la vérité à ses frères.

Pour les Spirites, le prêtre c'est l'ouvrier charitable qui relève son compagnon tombé; le sacerdoce, c'est la foi; la hiérarchie, c'est le mérite; le salaire, c'est Dieu!

Telle est cette philosophie, où tout est grand, car tout y est simple; où rien n'est obscur, car tout y est prouvé; où tout est sympathique, parce que chaque question y intéresse intimement chacun de nous.

Telle est cette doctrine qui prétend rendre heureux, en les améliorant, tous ceux qui consentent à la suivre, et qui ouvre enfin à l'humanité une voie sûre au progrès moral.

Telle est cette science qui, projetant une vive lumière sur les ténèbres de la raison, dévoile tout à coup les mystères que nous croyons impénétrables, et recule, jusqu'à l'infini, l'horizon de l'intelligence.

Telle est enfin cette folie, dont sont atteints les Spirites, et la sorcellerie qu'ils pratiquent.

Aujourd'hui, plus que jamais, il est nécessaire de répandre la lumière, d'affirmer la vérité.

.....
Être Spirite, Mesdames, Messieurs, c'est être la solidarité incarnée, c'est consacrer toutes ses facultés au développement progressif de l'esprit humain, c'est agrandir son intelligence en coopérant à élever le niveau moral et intellectuel de l'humanité.

Spirites! l'avenir est à nous, à tous les hommes de cœur et de dévouement. Travaillons sans relâche et remercions Dieu de nous avoir placés à l'avant-garde de la nouvelle pbalange. C'est un poste d'honneur que nous avons nous-mêmes demandé et dont il faut nous rendre dignes par notre dévouement, notre courage et notre persévérance.

Marchons d'un pas ferme et sûr comme nous l'avons fait jusqu'ici, sans nous inquiéter de ce qui se dit à droite ou à gauche. Ne nous laissons point

troubler, gardons notre calme, notre courage et notre noble franchise. Nous avons pour nous la logique, la science, la raison, la vérité, la religion, Dieu lui-même; nous ne risquons donc pas de faire tomber le char du Spiritisme dans l'ornière. Beaucoup le poussent, ce char envié, pour précipiter sa chute.

Aveugles et présomptueux !

Il passera, malgré les obstacles, et ne laissera, dans l'abîme, que ses ennemis et ses envieux déconcertés d'avoir servi à son triomphe.

Puisque je parle de triomphe, il est de toute justice que je reporte ma pensée vers le travailleur infatigable, vers Allan Kardec, le premier, le plus grand propagateur du Spiritisme.

Il est juste que je dise ce qu'était cette intelligence puissante qui concentra tant de matériaux divers, les tritura, les transforma pour les répandre ensuite, comme une rosée bienfaisante, sur les âmes désireuses de connaître et d'aimer. J'ai dit qu'il fut un travailleur infatigable, jugez-en :

Né à Lyon en 1804, le 3 octobre, Allan Kardec (Léon-Hippolyte-Denizart Rivail) se sentit, dès sa première jeunesse, attiré vers l'étude des sciences et de la philosophie. Elevé à l'école de Pestalozzi, en Suisse, il devint un des disciples les plus éminents de ce célèbre professeur.

Dès l'âge de 14 ans, le jeune Rivail apprenait ce qu'il savait à ceux de ses condisciples qui avaient moins acquis que lui.

Ses études terminées, il vint en France. Il traduisit, pour l'Allemagne, divers ouvrages d'éducation et de morale.

De 1835 à 1840, il fonda, dans son domicile, des cours gratuits où il enseignait la chimie, la physique, l'anatomie comparée, l'astronomie, etc.

Membre de plusieurs sociétés savantes, il fut couronné, en 1831, par l'Académie royale d'Arras, pour un mémoire remarquable sur le système d'études le plus en harmonie avec les besoins de l'époque. Entre temps il écrivit de nombreux ouvrages d'éducation et, jusqu'en 1849, il n'a qu'un souci, rendre attrayants et intéressants les systèmes d'éducation.

Vers 1855, dès qu'il fut question des manifestations d'esprits, Allan Kardec se livre à des observations persévérantes et minutieuses sur ce phénomène. Il s'attache à en déduire les conséquences philosophiques. Il y entrevit tout d'abord, le principe de nouvelles lois naturelles, celles qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible et il en comprit la portée au point de vue religieux.

Allan Kardec a écrit, sur cette matière, cinq ouvrages admirables : *Le livre des Esprits*, en 1857 ; *le Livre des Médiums*, en 1861 ; *l'Evangile selon le Spiritisme*, en 1854 ; *Ciel et Enfer*, en 1865 et *la Genèse*, en 1868.

La Revue Spirite est fondée en 1858 et, trois mois plus tard, Paris possédait une Société Spirite régulièrement constituée.

Allan Kardec est mort comme il avait vécu, en travaillant, le 31 mars 1869. L'homme n'est plus, mais Allan Kardec est immortel et son œuvre nous reste.

L'homme n'est plus, mais l'esprit vit et, en ce jour anniversaire, notre pensée monte vers lui, vers les sphères élevées d'où il préside nos travaux, guide nos pas dans le chemin du devoir.

Le Spiritisme est votre œuvre, Allan Kardec, vos disciples ne l'oublieront pas, et chaque année, désormais, Alger, l'Algérie, cette fille chérie de la France, rendra à votre mémoire un solennel hommage. Maître! gloire vous soit rendue. Nous saluons, la terre entière salue en vous un bienfaiteur de l'humanité ».

M. Bouilly remercie la presse d'avoir bien voulu répondre à l'invitation qui lui a été faite; puis M. François Heulin, un ténor remarquable, chanta un hymne à Allan Kardec, adapté à la musique du Noël d'Adam; la partie musicale continua jusqu'à sept heures. Une quête fut faite pour l'Œuvre de la Bouchée de pain, et la quêteuse, Mme Moussy, en remit le montant au représentant du journal *La Dépêche*.

A Sainte-Barbe-du-Tlélat, dans le département d'Oran, Allan Kardec fut aussi fêté. Les Spirites de la contrée se réunirent en séance solennelle, et M. Ginès Macio, un de nos frères les plus dévoués, lut un discours envoyé par M. Cieutat, président de la Société Spirite Algérienne.

M. Bouilly nous prie d'annoncer que la bibliothèque spirite est fondée et qu'elle recevra toujours, avec plaisir, les dons généreux, en espèces ou en nature, au siège social, 22 bis, rue Valentin, Alger-Agha, Algérie.

SPIRITUALISME ET FEMINISME

Quelle qu'en soit l'étiquette : *Spiritisme, Théosophie, Occultisme, Psychisme*. le spiritualisme moderne apporte, comme ancre de salut, la régénération morale que l'humanité, avec anxiété attend.

Lui seul peut la lui donner, car, seul, il détient la clef du temple dans lequel s'abrite la vérité.

En nous enseignant l'universelle solidarité comme unique rachat, il attaque de front l'Egoïsme, devenu, de nos jours, si formidable, qu'il semble que rien ne pourra plus ébranler sa puissance.

Pourtant, que faudrait-il pour abattre ce colosse? Un rayon d'amour! L'amour, fleur divine éclore sous le soleil spirituel qui féconde l'Univers, et qui est Dieu, source de tous les êtres, Dieu dont l'idée est douce à notre âme, comme un baiser venu de l'Infini!

Si, affranchis de toute pensée d'égoïsme, si, en un mot, capables du plus léger renoncement, nous nous pénétrions de ce sentiment, que faire le bonheur d'autrui c'est être agréable à Dieu, nous verrions le monde cesser d'être la proie de la matérialité, et partant de l'erreur.

L'abnégation est pourtant la coupe parfumée où s'élabore la divine liqueur qui assure à l'âme la vie éternelle.

Lorsque l'on a compris la beauté, l'élévation de la doctrine spiritualiste dont Allan Kardec, en d'impérissables ouvrages nous a révélé toute la splendeur, l'on s'étonne que les humains, surtout ceux qui par leur intelligence, leur instruction, sont à même de la comprendre, ne se rangent pas, avec enthousiasme, sous une bannière qui les conduit vers les plus hauts sommets de l'Idéal.

Rien d'aride en cette doctrine, pour l'âme qui sent que, par *Elle*, elle accède à la vérité.

Aussi, une fois engagée dans cette voie, ne veut-elle plus revenir sur ses pas... habituée aux altitudes, dévorée de l'inextinguible soif d'une élévation constante, elle n'a plus que dédain pour les choses matérielles.

Il est donc du devoir des esprits évolués d'entraîner à leur suite, sur l'échelle lumineuse, ceux qui ignorent la sublime doctrine afin de les faire participer au banquet dont les initiés connaissent les délices.

L'idée de propagande devrait être, chez les spiritualistes, une préoccupation de tous les instants. Ne point répandre cette lumière, c'est faire œuvre d'égoïsme.

Les deshérités de la fortune, surtout, ont besoin de cette manne céleste, et l'on pourrait la leur procurer en leur rendant accessible, par la modicité du prix, de petites brochures en contenant les premiers éléments.

Les lueurs bénies qu'elles apporteraient à leur foyer en feraient souvent fuir le vice, le blasphème, le désespoir!

Lorsque l'ouvrière, accablée de travail rémunéré à peine, subissant la noire misère, aura l'explication rationnelle des dures lois de la vie qui l'asservissent; qu'elle apprendra que *ces lois*, son âme les a acceptées — soit en vue d'un progrès spirituel futur, soit en vue d'une expiation de choses passées, et commises dans des existences antérieures — non seulement elle ne se révoltera plus contre la destinée, mais encore bénira la souffrance qu'elle endure, comme un suprême rachat.

Combien le sentiment maternel qui, déjà, fait accomplir à la femme les actions les plus sublimes, alors qu'elle n'en suit que la force instinctive, deviendrait puissant et ineffable, si, en plus de ce dévouement qu'elle prodigue à l'être issu de sa chair, de son sang, la mère y ajoutait le dévouement du missionnaire chargé de faire fleurir les bons germes qu'a apportés, avec elle, l'âme venue chercher un asile en son sein... ou s'appliquait à corriger

les défauts qui l'ont déformée, qui l'ont égarée au cours des existences précédentes.

Si la femme dépourvue d'instruction, en butte aux besoins de la vie, incertaine du lendemain, peut parvenir à accomplir l'œuvre régénératrice que le spiritualisme lui enseigne, combien la tâche sera plus facile pour la mère pourvue d'une bonne instruction, et jouissant d'un bien-être trop souvent, hélas, cause d'oisiveté.

Dans ces hautes leçons données d'une voix tendre par la mère à l'enfant attentif, quel touchant tableau!

Grâce à ce rôle de médiatrice, par lequel la femme serait auréolisée, le foyer familial ne serait plus l'enfer que quelquefois il présente, mais le lieu béni où l'amour révélerait la Divine Parole.

Fût-il jamais un plus noble Féminisme que l'exaltation des sentiments maternels donnant, *deux fois*, la vie à l'Etre?

Alors que le Féminisme, compris à rebours par quelques-uns de ses plus vibrants champions, n'enseigne, le plus souvent, qu'un inepte fatras d'utopies, de vaines prérogatives dont la femme n'a que faire — étant donné la place et le rôle que lui ont assignés les lois de la vie — le spiritualisme moderne lui en enseigne toute la grandeur, toute la beauté.

L'enfant ne serait plus, pour elle, un obstacle à ses succès mondains; un importun auquel il faut sacrifier quelques heures de plaisir; mais un *esprit*, le bienvenu, ayant choisi la douceur du duvet de son aile maternelle pour y vivre à son abri; pour y progresser, y trouver sollicitude, dévouement, avancement moral, divine abnégation!

La mission ainsi comprise par la mère, à laquelle le père s'associerait, porterait de doux fruits.

Les parents qui par calculs économiques, égoïsme, amour du bien-être, se déroberaient aux devoirs de la paternité, cause de la dépopulation dont la question émeut ceux que l'avenir de la Race préoccupe, devraient être séduits par cette pensée, que non seulement ils rachètent, par leur sang, un être dont le passé fut, peut-être, criminel, mais encore qu'ils peuvent éloigner de lui les tentacules de l'hydre mauvaise, suscitée par ses vices, ses passions d'autrefois; et que leur chaude tendresse, leurs bons conseils, peuvent le vivifier, en lui enseignant que les difficultés de notre existence actuelle sont l'œuvre de nos existences passées, mal comprises, mal vécues; que Dieu ayant institué des lois de Sagesse, d'Harmonie, de Justice, nous nous préparons une voie douloureuse par l'inévitable choc en retour que déterminent toutes nos actions, nos pensées, lorsque nous transgressons ces lois; que le Bien est le rachat du Mal, et que tous, nous pouvons changer les ténèbres en pure lumière; accomplir ce miracle, par l'amour sauveur!

LE PROCÈS D'ANNA ROTHE

Les quotidiens de France et de Navarre ont été très généreux ces derniers temps. Ils ont fait aux spirites l'honneur de plusieurs colonnes; on peut se demander si c'est par jalousie pour le *Français*, que M. Pierre Giffard a eu l'heureuse inspiration de les mettre à la disposition de notre cause, ou pour le plaisir de pouvoir montrer aux spirites qu'un des leurs a été condamné pour fraude. Mais peu importe la raison. En tout cas ces journaux ont fait preuve d'une telle ignorance et de la langue allemande et du psychisme en général, que j'espère être agréable aux lecteurs de la *Revue* en mettant sous leurs yeux un compte rendu dont les détails ont été puisés aux meilleures sources. Toutefois je ne puis résister à l'envie de donner ici un aperçu de la théorie spiritualiste, comme la conçoit M. Marcel Prévost : « Toutes les images que nous évoquons sont en nous, dans notre mémoire, dans notre cerveau. Là dorment les visages de nos morts, en même temps que les figures idéales des personnages historiques, façonnées en nous par la lecture, la vue des objets d'art, la conversation. Mais très peu de gens sont capables de susciter nettement ces images quand ils le souhaiteraient : leur imagination est débile et distraite. Le spiritisme donne à cette faiblesse imaginative l'appui, l'essor puissant de la foi. A l'homme le moins exercé à imaginer il fournit, pour ainsi dire, un rite d'imagination — comme les religions fournissent au plus simple croyant un rite de prière. Grâce à ce rite, grâce à cette foi, les éléments épars des images se rassemblent, se coordonnent jusqu'à faire presque concurrence à la réalité. Sans le rite et sans la foi, l'imagination stérile s'épuiserait en efforts, s'userait à regarder dans la nuit ».

Est-il possible d'être aussi ignorant des sciences psychiques et des œuvres des grands maîtres! — Quant à d'Arsac, avant de nous dire dans le *Soir* que la transmission de pensée n'existe pas et que la cause est entendue depuis longtemps, je l'engage fort à lire l'ouvrage si documenté du D^r Ochowicz, sur la suggestion mentale. Lui et ses lecteurs y gagneront.

Merci tout de même à ceux qui ont bien voulu consacrer quelques lignes au spiritisme! Leurs lecteurs auront été intéressés et beaucoup de ceux-ci, j'en suis convaincu, voudront maintenant pénétrer plus avant dans le domaine du psychisme.

C'est dans un même esprit que je me réjouis du retentissant procès qui vient de se terminer par la condamnation de Mme Rothe. Celui-ci a été intenté pour battre en brèche la cause qui nous est chère. Mais bien au contraire, comme l'a fort bien dit M. le D^r Thiell, avocat du médium inculpé, ce procès a donné au spiritualisme un élan considérable. Un très grand

nombre de témoins sont venus à leurs propres frais de tous les points de l'Allemagne, pour certifier la bonne foi d'Anna Rothe et la réalité des phénomènes auxquels il leur a été donné d'assister.

Malheureusement, en lisant les termes de leur déposition, il saute aux yeux que la plupart sont de fort médiocres observateurs et que, fanatiques, ils ont accepté ces phénomènes comme véridiques, surtout parce que lesdits phénomènes répondaient à leurs désirs. Quelques-uns cependant, Gustave Pally, l'excellent écrivain de la Société théosophique chrétienne, M. Groll, président de la Société « Psyché », M. Schlomka de la Société Eos et d'autres qui montrent des connaissances approfondies en psychisme et en occultisme, affirment sur leur honneur qu'ils ont été témoins de phénomènes incontestablement authentiques, survenus alors qu'un contrôle sévère avait été établi. M. Q. Sulzer, président de la Cour de Cassation à Zurich, ne craint pas de livrer à la publicité des détails intimes sur ses croyances personnelles, pour en faire bénéficier l'inculpée. Il déclare avoir obtenu, par l'intermédiaire d'Anna Rothe, des communications ne pouvant provenir que de parents et amis morts depuis longtemps ; il certifie avoir reçu des mains du médium qui les saisissait en l'air, des bouquets de roses très épineuses, qu'il eût été impossible de sortir d'une poche ; puis dans une autre séance un nénuphar d'une fraîcheur parfaite, qui étant privé d'eau, se flétrissait quelques minutes après ; ce même témoin rapporte qu'il a assisté à la production d'écritures directes sur des feuilles de papier blanc, en présence du Dr Fasender, lequel avait ses mains sur celles du médium.

M. Carl Sellin, professeur au Lycée affirme qu'un soir d'hiver, il a reçu un bouquet sur lequel tous les assistants ont pu voir de la neige ; il affirme également que, grâce à Anna Rothe, il a eu une longue conversation médianimique avec le professeur Baumgarten de Rostok, sur un sujet entièrement étranger au médium et de beaucoup au-dessus du niveau intellectuel de celui-ci. M. Carl Stæding dit avoir assisté à un très grand nombre de séances de l'accusée ; il a été témoin d'apports et d'écriture directe, en présence du Dr Reininghaus, de l'Académie de médecine de Berlin, qui a reproduit cette écriture dans une Revue allemande.

D'un autre côté, des hommes égaux aux précédents en valeur morale et scientifique affirment que les phénomènes dont ils ont été témoins n'étaient que de l'escamotage et encore assez grossièrement exécuté, ce qui leur permet de répondre au président de la Cour que, comme prestidigitatrice, Anna Rothe n'aurait pas eu de succès. Ils ont reconnu aussi que l'inculpée sait à merveille attirer la confiance et capter l'attention, que toute sa médiumnité consiste à connaître son auditoire et à concentrer le regard des assistants sur une main, la droite généralement, tandis que de la gauche, elle prépare les apports ; un témoin certifie même que, grâce à cette observation, il put

indiquer d'avance à coup sûr chaque apport, sans être aucunement voyant

Quelques dépositions — qui seules, peut-être, sont absolument justes — notent des manifestations de deux natures bien différentes : les unes dues à une fraude certaine et d'autres ne paraissant pas pouvoir s'expliquer autrement que par des causes supranormales. Mme Beyer, femme d'un des plus éminents avoués de Berlin, raconte qu'ayant eu des soupçons sur un apport de fleurs, elle pria M. Jentsch, l'impresario du médium, de lui accorder une séance chez elle ; elle paya 100 marks. Avec une habileté peu commune et une présence d'esprit rare, Anna Rothe, au moment où elle devait être examinée soigneusement par Mme Beyer, profita de l'arrivée d'une deuxième dame, qui désirait assister à l'inspection, pour dire à toutes deux en même temps, en levant sa robe jusqu'au genou : « Vous voyez bien, je n'ai rien sous mes jupes ». Et aucune de ces deux dames — chacune pensant que l'autre avait bien vu, n'osa insister. — Le médium s'étant assis avec beaucoup de précautions et sa robe paraissant gonflée du côté gauche, Mme Beyer se promit de l'arrêter aussitôt qu'elle aurait un apport ; mais au moment où elle allait mettre son dessein à exécution, Anna Rothe s'approcha d'elle et l'avertit qu'elle était en relation avec une personne qui chercherait à lui nuire et qu'elle devait se tenir sur ses gardes. Cette communication, qui était exacte de tous points, eut le don de désarmer Mme Beyer. Mais ce témoin est un membre actif de la Société théosophique et son jugement paraîtra peut-être, à beaucoup de nos lecteurs, entaché de parti pris.

Une autre dame portant un des plus grands noms d'Allemagne, déclare que soucieuse de connaître l'origine des fleurs qu'Anna Rothe lui remettait, elle cherchait à s'en rendre compte en palpant le médium, lorsque celui-ci l'arrêta dans ses investigations, en lui disant avec un à propos admirable le nom d'un ancien ami, qui de son vivant avait coutume de lui offrir exactement les mêmes fleurs. Cela rappelle une séance d'Anna Rothe à Paris où elle offrit à Mme Næggerath des violettes, sa fleur préférée, et à M. G. Mallet, rédacteur à la *Gazette de France*, une botte d'œillets blancs (1), bien significatifs.

Hélas ! ces faits, qui ont produit une impression si considérable sur ces grandes dames de Berlin, sont battus en brèche par plusieurs témoins qui ont étudié de près l'habileté de l'accusée pour se renseigner indirectement sur des détails même insignifiants ; son impresario, M. Jentsch, semble du reste lui avoir rendu de grands services de ce côté-là et quelques témoins rapportent qu'Anna Rothe leur a transmis dans des communications, des renseignements erronés, qui avaient été fournis avec intention à cet individu.

Beaucoup de témoins ont accusé Mme Rothe de sortir les fleurs et les mandarines d'une poche de sa jupe ; or, nulle part je ne trouve de témoins

(1) Il y en avait de rouges. — (Un témoin oculaire.)

à décharge qui aient demandé qu'on examinât la fameuse jupe saisie par les policiers. N'était-ce pas là pourtant le premier devoir des amis du médium ? Ces amis craignaient-ils quelque constatation pénible qui aurait ébranlé leur confiance ?

Un second point qui, je l'avoue, me trouble beaucoup, c'est l'apport de ce livre, dont on a recherché le propriétaire, qui se trouve malheureusement être le patron de la fille de Mme Rothe, M. Röhrig, libraire à Chemnitz. Je reconnais volontiers toute la valeur de la théorie du dédoublement, que M. Sulzer a si bien su exposer au Jury, théorie qui expliquerait, qu'on ait vu Anna Rothe acheter des fleurs partout où elle donnait des séances ; mais je me demande pourquoi elle n'a pas agi de même pour des livres et différents petits objets de bijouterie, dont la disparition a été remarquée par le propriétaire du magasin, alors que celui-ci était bien sûr de ne pas les avoir vendus.

Quelques mots sur les déclarations des médecins experts, quoiqu'elles n'aient pas grande importance, puisqu'elles sont contrebalancées par le témoignage de plusieurs de leurs confrères. M. Dessoir, professeur de psychologie, à l'Université de Berlin, ne voit dans l'inculpée qu'une escamoteuse maladroite, mais parfaitement consciente de tous ses actes. Le Dr Pupp, second expert, estime qu'Anna Rothe est hystérique et que ses transes sont simulées. Pour le Dr Henneberg il ressort d'un examen de six semaines à la Charité, que l'accusée n'est pas d'une intelligence médiocre, mais bien au contraire très ouverte et très rusée ; qu'elle subit facilement les effets du Magnétisme et de l'Hypnotisme, mais qu'elle simule souvent les différents état de l'hypnose. — Il conclut que dans ses communications venant soi-disant d'esprits il y a collaboration inconsciente des assistants, mais que dans les apports c'est elle seule qui agit en parfait état de veille. Le Dr Planen raconte en détails la séance que l'inculpée a donnée à la Société de Psychologie, séance mémorable où elle fut démasquée tenant un fantôme fabriqué de toutes pièces par elle ou son imprésario.

Après une brillante plaidoirie du Dr Thiell, avocat du médium, dans laquelle il s'efforce de faire ressortir la part de suggestion qu'il faut attribuer à Jentsch, le tribunal admet que ni les transes, ni les discours religieux qu'elle récitait par cœur, ni les apports n'ont été le produit d'un état d'inconscience, qui pût faire bénéficier l'accusée de l'article 51 du Code pénal, invoqué par la défense ; mais le tribunal la reconnaît hystérique et il tient compte de cet état maladif, qui atténue sa responsabilité et du même coup la peine qui doit la frapper. Le jugement fait aussi état de ce qu'elle fut modeste dans ses exigences pécuniaires ; mais où il semble s'écarter un peu du terrain juridique, c'est en admettant comme circonstance atténuante le fait que l'inculpée, par ses communications et par les phénomènes qu'elle produisait, a cherché et souvent réussi à ramener à la foi en Dieu

des gens qui l'avaient totalement perdue : « Anna Rothe, dit le jugement, a cru bien faire en ramenant à une croyance, même médiocre, des victimes du matérialisme. »

De ce retentissant procès, il ressort de dures leçons pour une catégorie de spirites, mais je me réjouis à la pensée que ceux qui sont sérieux, calmes et raisonnables sauront mettre à profit ces leçons.

N'est-il pas de toute évidence que si Anna Rothe avait été examinée scrupuleusement à chaque séance, l'idée d'augmenter par la fraude les phénomènes de sa médiumnité si remarquable, ne lui fût jamais venue ? Et cela, je le dis bien haut, c'est une faute grave, que de laisser une porte ouverte à la fraude, erreur constamment commise à Paris comme à Berlin par des spirites fanatiques, qui s'imaginent et enseignent que toucher au médium, c'est le tuer à coup sûr.

Ensuite, comment des spirites, qui se croient au courant des conditions favorables à ces phénomènes, peuvent-ils demander à un médium des séances quotidiennes ? — Représentez-vous la Princesse Karatke allant arracher Anna Rothe de son lit le matin à la première heure pour avoir une séance ! — S'ils ont connaissance de la théorie hypothétique, qui est appliquée aux matérialisations et aux apports, ils devraient comprendre que c'est pousser à la fraude, que de tenter un médium avec de l'argent, lorsqu'il n'a pas encore pu recouvrer les forces qu'il a dépensées à la séance précédente.

Et ce qui est encore plus inadmissible de la part de spirites, qui savent à quel point la sympathie ambiante influe sur le médium, qui ne cessent de parler de l'harmonie des fluides, c'est de demander à leur médium — j'allais dire leur idole — des phénomènes devant 30, 50 et même 80 personnes, ce qui est fréquent comme l'a prouvé ce procès. Nous ne connaissons qu'un petit nombre des conditions, qui sont essentielles pour la réussite de ces manifestations supranormales, mais il me semble que les spirites pourraient au moins en tenir compte.

Si donc il semble prouvé qu'Anna Rothe a véritablement fraudé, ne lui jetons pas la pierre et prenons en tous notre part de responsabilité ; reconnaissons très humblement, que si Anna Rothe eût habité Paris, un grand nombre d'entre nous auraient collaboré inconsciemment à ses fraudes, en faisant d'elle non pas seulement la « sœur Anna » comme à Berlin, mais une sorte de demi-dieu intangible et digne de la plus aveugle confiance.

En terminant ce trop long article j'engage Anna Rothe à méditer sur ce que le Dr Friedrich Maier n'a cessé de lui dire par l'intermédiaire des « Psychische Studien » ; il a offert de l'examiner avec le concours d'autres hommes de science, pour couper court à tous les bruits qui circulaient ; or elle n'a jamais voulu se soumettre à cet examen sérieux, et elle a eu là un grand tort, qu'elle expie en ce moment.

Souhaitons que Guillaume II ne tarde pas à signer la grâce de cette pauvre femme qui, je le répète, expie une faute, dont un grand nombre de spirites portent une lourde part de responsabilité.

De M. Jentsch, je ne dirai rien ; il n'a droit qu'au mépris et au silence.

EM. MAGNIN,
Ex-pharmacien de 1^{re} classe.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(Suite)

Illustrations (1).

Pour faire suite à cette phénomenographie, l'on donne ici deux tables, α et β , avec 13 figures représentant les traces originales sur le noir de fumée, reproduites par la photographie.

Cette collection n'est ni complète ni parfaite. Quelques-unes des figures furent gâtées pendant qu'on essayait de les vernir pour les conserver ou qu'on les mettait de côté ; le carton de la seconde séance, où le nom de « Nilda » fut écrit à plusieurs reprises ; et celui de la quatrième où un disque fut produit par précipitation occulte de particules fuligineuses sur les cheveux de M. Ferré. Sur d'autres cartons, le champ noir a été un peu endommagé par les insectes et par la poussière.

En outre, les figures reproduites ici ne correspondent pas aux mesures des originaux ; elles n'en font pas ressortir les particularités les plus petites, pour cette raison que les moyens de les reproduire avec précision ont fait défaut ; aussi l'œil le plus exercé ne saurait-il découvrir les sillons de la peau, les filaments ténus, les arabesques délicates de l'agent invisible. Pour combler ces lacunes, au moins en partie, l'on a inséré quelques figures de grandeur naturelle, reproduites par la photographie sur les originaux au noir de fumée ; les marges ont été enlevées de manière à ce que les figures puissent s'adapter au format de la brochure.

Au bas de chaque figure inscrite dans les tables, un œil de lynx peut lire une inscription en rouge, qui fut tracée après l'expérience pour rappeler la date, les témoins, ou encore telle ou telle condition de l'expérience même.

Il est à souhaiter que le lecteur qui se référera à ces figures en lisant le texte y trouve une aide qui lui permettra d'apprécier l'effet et d'en découvrir la cause. Il trouvera assurément une aide bien plus grande s'il veut expérimenter par lui-même avec patience, c'est-à-dire jusqu'au moment où la cause métaphysique se trouvera dans des conditions favorables à la manifestation physique.

(1) Les illustrations ne seront données que dans la brochure complète qui paraîtra fin juillet prochain.

Considérations.

Et maintenant quelques considérations très générales : sur le sujet et les spectateurs des séances, sur ce mémoire, sur le choix et l'explication des phénomènes, sur la méthode de recherche et sur les conséquences de l'investigation des facultés inexplorées de l'âme.



Le sujet animico-médianique que nous avons présenté, ainsi que ceux qui prirent part aux séances, ne se trouvèrent jamais, pendant ces séances, dans un état hypnotique ni manifeste, cela est certain, ni larvé, cela est probable ; — elle et eux y assistèrent en témoins conscients et sincèrement désireux de constater des choses sincères et réelles. La jeune fille cependant, à la différence des autres personnes, accusait une certaine fatigue générale et quelque douleur dans les bras pendant les séances. C'est elle d'ailleurs, qui contribuait principalement à ces séances ; aucune n'avait lieu sans elle, à part un peu de typtologie alphabétique au moyen du guéridon, phénomène pour lequel Mme Marie avait une certaine disposition.

Les précautions que je pris et que prirent des personnes en qui j'avais confiance pour surveiller les mouvements du sujet, et l'impossibilité pour les spectateurs d'imiter certains phénomènes m'autorisent à exclure ou à regarder comme sans fondement l'hypothèse de la fraude. Et si jamais il y eut fraude, soit consciente soit inconsciente, d'origine auto-suggestive ou allo-suggestive, d'un homme *dans* la chair ou *hors* de la chair, — la fraude ne put aller bien loin ; elle resta confinée à telle ou telle circonstance, sans menacer en rien la dernière ligne de défense de la conclusion finale.

Supposer maintenant qu'une jeune fille ingénue et d'un caractère absolument respectable, ignorant les phénomènes, les mystifications, les raisons de certaines demandes que nous lui faisons, de certaines recherches que nous lui proposons de faire, ou de certaines expériences que nous proposons à l'invisible qui se manifestait par elle, — supposer, dis-je, qu'une jeune fille, sans l'ombre d'un intérêt quelconque, dans la demeure de dignes et respectables parents qui l'aiment, en présence d'étrangers jouissant d'une grande autorité à ses yeux, se soit jouée de tout le monde, cela répugne au sentiment et fait violence au bon sens. {Qu'elle ait ainsi fraudé pendant longtemps, en présence de nombreux témoins, au milieu de circonstances variées ! Comment ? Quand ? Pourquoi ? A ces questions et à d'autres semblables nous n'avons jamais pu trouver de réponse satisfaisante.

L'hypothèse de la fraude exclue, la solution du problème de la cause des phénomènes se simplifie.

..

Dans le présent mémoire, à une exposition conforme à un programme théorique, j'ai préféré une exposition chronologique, suivant l'ordre des événements, sans étalage d'érudition ni velléité de didactique. S'il en est résulté une certaine aridité, une certaine monotonie dans le récit, ce plan a d'autre part offert l'avantage de mieux faire ressortir les phénomènes, avec leurs caractères distinctifs.

..

Je n'ai considéré qu'un nombre de phénomènes suffisant pour m'assurer que je n'ai pas construit dans le vide. Cependant le critique pourrait m'objecter que le mémoire ne repose pas sur une base solide.

Voici une brève réponse. La force de l'objection réside tout entière dans le fait que le critique n'a pas assisté aux séances décrites. S'il y avait été présent et qu'il eût constaté les faits et les expériences, son jugement eût été tout autre, et même diamétralement opposé, s'il avait eu l'habitude de constater des phénomènes du même genre ou de la même espèce.

Après une sélection rigoureuse et une réduction au minimum au point de vue de la quantité et de la qualité, il reste un certain nombre de phénomènes sur l'authenticité desquels nous n'avons ni doute ni hésitation.

..

Ce résidu ne s'explique pas par la science orthodoxe ; il faut recourir aux enseignements hétérodoxes.

Soit pendant la courte durée des séances, soit dans mon cabinet de travail et à l'examen d'une raison plus froide, ces phénomènes m'ont paru embrouillés au point qu'il ne m'a pas toujours été possible de discerner le côté par lequel ils se prêteraient à une classification scientifique ; mais ils m'ont paru moins enchevêtrés à la lumière des formes les plus nouvelles et les plus hautes du connaissable : l'animisme et le spiritisme.

Ou l'action d'un corps subtil du sujet, seul ou associé à d'autres éléments psychiques du groupe, et les phénomènes qui en résultent, par exemple les phénomènes téléplastiques, télé tactiles, télékinétiques, télétypiques, télépathiques. Ou l'action d'un *quid* étranger au sujet et au groupe, mais capable de s'associer à leurs éléments psychiques et aux éléments éthériques ou ultra-éthériques de l'ambiant ; et, pour cette raison encore, les mêmes types de phénomènes, et d'autres, comme par exemple les phénomènes de pénétrabilité des corps, de variation de poids, de pneumatographie, de sématologie. D'un *quid* intelligent, indépendant de la volonté des assistants, lequel, ajouterais-je, voit leurs secrets, annonce à l'avance et

conformément à la vérité, les actes et les états d'esprit des absents ; d'un *quid* doué d'aséité et d'individualité qui se donnait comme « Un tel » défunt, appuyant parfois son assertion sur des preuves d'authenticité et d'identité par voie de messages.

Je dis « des preuves » et non « la preuve ». S'il n'a pas prouvé absolument qu'il était « Un tel », défunt, il a du moins fourni des données qui l'ont fait présumer sérieusement, et des données de valeur bien autre que celle des signes martiens de certains astronomes.

Dans ses preuves, on sentait vibrer l'homme qui fut dans la chair afin que son esprit pût évoluer ; et dans cette vibration, l'humanité posthume intégrale s'élève, avec le repentir de ses erreurs, vers le Père éternel qui fait participer ses fils à sa propre éternité.

Je n'entreprendrai pas une explication détaillée de la cause des phénomènes et une exposition des vues théoriques qui s'y rattachent, et cela pour diverses raisons. J'espère néanmoins donner ces vues, dans leur lignes fondamentales, en un travail que je prépare sur la télépathie.

..

Le critique dira que ce mémoire ne traite que de la magie, parce qu'il relate plutôt des essais que des expériences de cabinet. Je conviens de cela, en partie. Si j'avais eu affaire à un sujet du métier, je l'aurais payé pour l'avoir à ma disposition ; j'aurais procédé avec une méthode meilleure ; mais j'ai dû subordonner la direction des séances à des convenances sociales, et observer plutôt qu'expérimenter brutalement comme un orthodoxe.

Mais le critique ne doit pas oublier que, dans le domaine de l'esprit, l'amour de la science ne suffit pas ; il faut encore la science de l'amour, comme le dit le philosophe Cavalli (1). Ici nous n'avons pas affaire seulement à des éléments chimiques ou physiques, mais à des agents spirituels et à des êtres moraux du monde subtil ; aussi les procédés de laboratoire ne sont pas toujours applicables. Pour bien expérimenter la télépathie entre l'homme incarné et l'homme désincarné, par exemple, les dits procédés ne suffisent pas, ni même la réciprocité de perception et d'action télépathique propre à faire vibrer de telle manière et avec une telle vélocité l'organe télépathique (périsprit) et l'éther ambiant ou les fluides plus raréfiés : il faut encore l'accueil amoureux d'une amoureuse évocation. Tel aurait été le cas, rapporté dans la neuvième séance, de la mère évoquant sa fille.

..

A quoi bon toutes ces recherches demanderont bien des personnes ? Des

(1) Vincenzo Cavalli. — Les points obscurs du spiritisme. Trani, 1900.

hommes éminents, tels que Rivail (Allan Kardec), que Wallace me dit admirer; du Prel, qui en Allemagne a laissé des traces profondes; Myers, qui, dans la grande Société de recherches psychiques, a succédé à Sidgwick, à James, à Crookes et aux Balfour, ont déjà démontré que ces recherches soutiennent les vagues espérances d'une vie future et calment les frayeurs que cette vie pourrait inspirer; qu'elles donnent la joie de vivre et guident à la conquête d'une félicité plus haute: qu'elles consolident les bases du bien et reculent dans toutes les directions les limites du vrai; qu'elles confirment, dans leur essence, les révélations ou les traditions et les intuitions de la race humaine, tout en anéantissant les théologies spéciales et les philosophies fantastiques. Ces recherches, elles inspirent à la science la vertu de l'amour, et à la religion l'efficacité de l'expérience, et font ainsi cesser le divorce entre la religion et la science, outre qu'elles complètent la foi commune.

Toutes les deux ont une foi, laquelle naît des attributs pénétrables du cosmos sensible: l'uniformité, la cohérence et l'intelligence. Or, à part cette différence qu'ils se présentent voilés ou couverts de scories, les attributs du cosmos suprasensible sont de nature analogue; il s'en dégage donc une foi qui complète la première. Mais pour que le suprasensible devienne plus pénétrable et se révèle dans sa splendeur, il faut que s'unissent dans les recherches l'agnostique et le croyant, le technicien, le physiologue et tous ceux qui sont doués de ces vertus intellectuelles dont Myers a donné un si bel exemple: une curiosité désintéressée, une sincérité généreuse, une sollicitude incessante (1).

Pour avancer dans cette voie il n'est besoin de nul sacerdoce, et c'est ainsi que se prépare la religion universelle.

Professeur FALCOMER.

Regio Istituto Tecnico e Nautico, à Venise.

FIN

UN CAS DE VISION TÉLÉPATHIQUE RÉPÉTÉE

En 1846, ma mère, âgée de 46 ans, mit au monde un fils qui nous sembla tombé du ciel; ma sœur aînée, depuis quelques années déjà, était mariée au loin, et moi j'avais 18 ans.

Privée de distractions à la campagne, j'accueillis cet enfant avec enthousiasme.

(1) Discours lu par F. W. Myers, lorsque ce dernier prit la présidence de la Société de recherches psychiques de Londres.

siasme ; je le Langeais, je prenais soin de lui du matin au soir ; je devins, en un mot, une seconde mère, et l'enfant me voua une affection profonde. Nous nous quittâmes lorsqu'il eut 8 ans, moi je me mariaï, lui fut envoyé au lycée de C... où il fit des progrès si rapides qu'à 14 ans et demi, il put, moyennant une dispense d'âge, se présenter à son baccalauréat. Reçu avec la mention « bien », il eut, six mois après, un aussi brillant succès pour les sciences, prit sa première inscription de médecine à la Faculté de M... et vint à Paris, à peine âgé de 16 ans, continuer des études physiologiques qui passionnaient au plus haut degré son esprit concentré et observateur.

Toujours supérieur dans ses examens, en fournissant une somme de travail bien moindre que ses rivaux, sa prodigieuse facilité lui laissa trop de loisirs. Il ne sut, à certains moments, résister aux entraînements de son âge, et fit marcher de pair les études et les plaisirs. Mais trop jeune, trop délicatement organisé pour supporter impunément un surmenage même passager, il prit un refroidissement en sortant d'un bal public, dans une de ces nuits glaciales de février qui font scintiller les pendants de givre aux arbres du boulevard. Ce fut d'abord un gros rhume qui ne l'inquiéta pas et qu'il ne soigna guère, mais qui, après maintes rechutes, augmenta de gravité. Il vint, à bout de forces, demander au soleil vivifiant du Midi une guérison désormais impossible. Il languit durant quinze mois, rattaché seulement à la vie par nos tendres soins.

Fixée depuis mon mariage au village de N... situé à 30 kilomètres de la campagne de mes parents, j'allais chaque semaine passer trois jours auprès de lui. Exprimer la douleur de mon cœur en voyant dépérir de jour en jour ce frère adoré, dire mes amers regrets à l'anéantissement de si brillantes espérances, est chose impossible. Lui, se berçant encore d'espoirs chimériques de guérison, m'accueillait avec une joie expansive. Toute la tendresse qu'il m'avait vouée dans sa petite enfance s'était réveillée et se traduisait en une pluie de baisers au moindre petit service. Mon départ le laissait si triste que je faisais tous mes efforts pour revenir plus tôt que je ne l'avais annoncé.

La dernière semaine de sa vie, je le quittai à regret, le trouvant plus affaibli ; mais rien ne faisait prévoir encore le dénouement fatal ; je me devais à mon autre famille, je partis donc, fixant mon retour au surlendemain. Le jour suivant, je reçus une dépêche me rappelant immédiatement ; j'accourus et ne pus embrasser qu'un cadavre ! Le pauvre enfant s'en était allé, âgé de 19 ans à peine, comme une bougie consumée qu'un souffle éteint... Mon nom était revenu plusieurs fois sur ses lèvres !

Ma mère était écrasée de douleur ; heureusement la foi ardente où elle puisait l'assurance de retrouver dans l'au-delà céleste son dernier enfant, le plus aimé, la sauvait du désespoir ! Mon père était triste et découragé. Je

pris mes mesures pour demeurer huit jours auprès d'eux, essayant autant qu'il était en mon pouvoir d'adoucir l'irréparable.

Est-ce deux jours ou trois jours après cet événement lamentable ? — je ne saurais le préciser, mais ce n'était pas plus de trois jours — je descendis un soir les marches du perron, désireuse de respirer l'air pur avant d'aller me coucher. Il pouvait être environ neuf heures, je sortis de la cour et je m'appuyai contre le mur de clôture qui entoure les bâtiments, près du grand portail en fer grillé que les domestiques barrent la nuit avant de se retirer.

A quelques pas de moi la route de C... à B..., qui traverse la propriété, se détachait toute blanche sous la faible lueur du premier croissant de la lune et venait se perdre derrière le mur de clôture formant un angle avec celui contre lequel j'étais adossée. Les contours du paysage parfaitement distincts prenaient à cette heure un relief indécis qui augmentait ma mélancolie. Je regardais ce panorama familier, sans songer, il me semble, à rien, lorsque du contour du chemin de C... je vis déboucher un monsieur de haute taille, correctement serré dans sa redingote et coiffé d'un chapeau de soie, qui d'un pas hâtif, sans prendre garde à moi, continua son chemin sur l'espace découvert que j'embrassais du regard devant la maison, et disparut sur la route de B... derrière le mur de clôture.

— Tiens, me dis-je avec un étonnement dû à son costume de cérémonie, voilà un monsieur qui est bien en retard !

Le lendemain, séduite par la douceur de la soirée, je sortis à la même heure et me tins debout contre le portail entr'ouvert, sans autre sentiment qu'une certaine détente à contempler l'azur sombre du ciel piqué d'un fourmillement d'étoiles, quand je vis tout à coup, débouchant du même chemin de B..., le monsieur de la veille, exactement habillé de même, qui, de la même allure pressée, traversa la partie découverte devant la maison, et prit le chemin de B., derrière le mur de clôture.

— Qui est-ce donc ? me dis-je, intriguée seulement de l'élégance de sa tenue en ce pays où la redingote est gardée pour les occasions solennelles, car notre route formant raccourci est très fréquentée par les piétons des deux villages ? — Sans doute un courtier en vins qui va à B..., ajoutai-je mentalement, et presque satisfaite de mon explication je rentrai sans y songer davantage.

Les soirées d'octobre sont, dans le Midi, d'une beauté, d'une transparence exquise ; le désir d'en goûter un instant le charme ou toute autre force attractive mystérieuse, m'attira au dehors encore le lendemain, toujours de huit à neuf heures où d'habitude chacun regagnait sa chambre. Depuis une minute à peine j'étais appuyée au grand portail grillé, lorsque le même monsieur droit et svelte apparut au contour du chemin de C... A la pâle

lueur du mince croissant de lune ses traits, comme les deux jours précédents, restaient invisibles sous l'ombre projetée par les bords de son gibus. Comme hier, les pans de sa redingote correctement boutonnée battaient dans la rapidité de sa marche le drap de son pantalon noir, ses mains blanches, comme avant-hier, pendaient à ses côtés. Pareil à lui-même, jusqu'à perdre la notion du temps écoulé, il passa et disparut derrière le mur de clôture.

Cette fois je fus stupéfaite !

— Mais on dirait, pensais-je, que ce monsieur choisit pour traverser chaque soir notre propriété l'instant précis où je suis dehors ! Et cédant à un mouvement de vive curiosité, je courus sur ses pas jusqu'à l'angle du mur.

Je restai là, saisie d'une émotion indicible... il n'y avait personne !... La route absolument déserte se prolongeait vers B... comme un long ruban gris sans une ombre... Où avait-il pu s'enfoncer ? A droite sur une longueur d'au moins vingt mètres un mur très haut, à gauche une large plaine où les souches des vignes dépouillées bordaient des lignes brunes sur la terre rougeâtre. Aurait-il quitté tout à coup la route pour prendre à travers les terres sur le terrain plat sans un arbre, je l'aurais vu toujours !

Prise de cette épouvante irraisonnée qui assaille notre faible entendement à la vue d'un phénomène inexplicable, je sentis mes genoux ployer en une subite faiblesse, un frisson glacé courut jusque sous mes ongles, et je fus traversée d'une idée insensée qui s'imposa aussitôt à mon esprit en déroute, idée indiscutable, évidente comme le sol sur lequel mes pieds restaient cloués. Je la refoulai au plus profond de moi avec une sorte d'épouvante, et je m'en fus précipitamment raconter à ma mère ce que je venais de voir.

A peine entrée, les paroles tombèrent à flots pressés de mes lèvres frémissantes, et la pauvre femme, en un soupçon d'angoisse, posa sur la table de l'immense cuisine la lampe qu'elle tenait pour se rendre à sa chambre ; à la clarté tremblotante de sa flamme agitée par le vent de la porte entr'ouverte mes yeux plongeaient dans ses yeux : deux éclairs en jaillirent... deux larmes...

— C'était mon fils ! s'écria-t-elle en tombant presque inanimée sur une chaise, c'était mon pauvre enfant ! Mon fils bien-aimé ! Ne l'as-tu pas reconnu à sa haute taille ? Ne l'as-tu pas reconnu au costume dont nous l'avons revêtu dans son cercueil ?... Nous irons ensemble demain, continuait-elle en laissant couler d'interminables larmes, à cette même place où trois fois il l'est apparu !

Nous y étions à l'heure du mystère et, serrées l'une contre l'autre, nous entendions les battements fous de notre cœur. Le croissant de lune, agrandi jetaient ce soir-là une clarté plus vive, la route était plus blanche sous nos

regards hypnotisés. Tout resta désert !... En vain, les soirs qui suivirent, descendîmes-nous à la même heure, évoquant de toutes les forces de notre volonté la chère apparition : c'était fini...

Celui qui fut mon frère, intelligence d'élite, âme de lumière, comme aurait dit Victor Hugo, dont les quelques excès de jeunesse furent purifiés par quinze mois de souffrances, avait-il pu, par une exceptionnelle dérogation aux lois surhumaines, venir en sa forme visible me dire un dernier et suprême adieu ?

Si oui, pourquoi ne m'est-il plus apparu lorsque, après en avoir eu conscience, je l'appelais de toute la puissance de mon esprit ? Sans doute les liens terrestres qui, dans l'au-delà insondable et vertigineux, liaient encore le fils de mon cœur à ma nature obscure, à mon être grossier, étaient à jamais brisés !...

Mme E. M.

REMARQUES

Je connais Mme M... depuis fort longtemps. Elle a une excellente mémoire et le récit de ce cas, malgré qu'il n'ait pas été transcrit immédiatement, est certainement exact. Il s'agit, d'ailleurs, d'un fait simple : une apparition vue trois jours de suite, à la même heure, dont il est facile de se souvenir. Mme M... n'a jamais eu d'autre hallucination ou vision. Il est donc très remarquable qu'une apparition ayant la silhouette du défunt, ait été vue trois jours de suite, par une personne qui ne s'y attendait pas, qui ne savait rien de ces phénomènes et n'y pensait pas, et que, après avoir pensé qu'il s'agissait d'une apparition de son frère, ni Mme M..., ni sa mère n'aient plus rien vu, n'aient pas eu d'hallucination, alors que leur imagination était frappée et qu'elles se trouvaient dans les conditions les meilleures pour s'auto-suggestionner.

X. D.

Annales des Sciences psychiques, n° de novembre-décembre 1902.

Société Valeptin Tourprier.

Séance du samedi 21 mars 1903.

Dans un des numéros de la *Revue Spirite*, le commandant Dauvil m'invitait à évoquer le grand magnétiseur Donato.

J'écris habituellement par avance, et à l'insu de tous les assistants à mes séances, le nom des Esprits que je prie de venir se manifester.

C'était la troisième fois que j'envoyais ce que j'appelle ma dépêche sans fils à Donato sans qu'il fût venu.

Or, cinq minutes environ après avoir éteint la lumière, la table placée au milieu du salon a frappé, sans contact, le mot Donato. Plusieurs réponses

de Donato ont été frappées par oui et non ; mais toujours en s'affaiblissant. C'était la première fois qu'il se manifestait, et il a promis de revenir.

Attendons la prochaine séance où il aura davantage acquis le maniement des fluides spéciaux dont les Esprits ont besoin pour frapper sans contact. J'avais placé tous les médiums le dos tourné au piano, pour voir si le piano résonnerait.

Trois touches ont résonné. Un peu plus tard, un air a été exécuté. Ceci n'est qu'un commencement auquel le lecteur ne doit pas attacher d'importance ; car le piano était ouvert et les médiums avaient les mains libres.

La prochaine fois, on se tiendra les mains. Puis on fermera le piano à clef.

Les Esprits demandent, j'ai toujours remarqué, une certaine progression pour atteindre le point le plus difficile.

Nous avons eu d'autres phénomènes intéressants. Une sonnette qui tintait en l'air a été tomber, à mon commandement, sur les genoux de Mlle F., ce dont cette demoiselle a manifesté beaucoup de joie.

Alors une deuxième sonnette partant de la table a été encore se placer sur ses genoux, en touchant le front de Mme Darget comme pour y prendre du fluide.

Mlle F... ayant passé les deux sonnettes à M. Ripault pour qu'il les plaçât sur la table, elles ont pris aussitôt le même chemin.

Puis étant replacées sur la table, Mlle F. a tendu une main dans l'obscurité, et les sonnettes sont venues successivement se placer dans sa main en tintant pendant tout le trajet. Le tintement, avons-nous remarqué, n'est pas imitable fait par la main humaine. A noter aussi que la table s'est approchée de M. X., a grimpé jusqu'à sa cravate et s'est mise à le secouer amicalement comme Mme X. avait l'habitude de le faire de son vivant, lorsqu'elle parlait avec énergie.

M. X. n'a pas pu s'empêcher de s'écrier : « Oui, oui, oui, je sais bien que c'est toi. » Il est vrai de dire que Mme X., de même que Donato, avait donné son nom par coups frappés dans la table quelques instants auparavant.

J'ajoute que si les Esprits veulent bien obtempérer à mes réquisitions verbales ou écrites, je suis toujours personnellement le moins favorisé. Cependant, à cette séance, j'ai vu de nombreuses lumières se former au-dessus de la tête de M. Pinard, le principal médium, et au-dessus de la tête de Mme Darget.

C'était, à ma vue, des phosphorescences blanches et quelquefois des étincelles, et pour d'autres c'était des lumières plus éclatantes.

Si les phénomènes ont eu tant d'intensité à cette séance, c'est parce qu'il n'y avait pas d'étrangers, comme souvent j'en ai, et par conséquent pas de contraintes. Les robinets fluidiques étaient grandement ouverts.

J'attends maintenant la séance des sons dans le piano fermé.

Ont signé le présent procès-verbal :

Mme Darget, Mlle D., Mlle F. MM. Pinard, Adm. Telmaron,
Ripault, Commandant Tegrad-Darget.

Fête spirite en l'honneur de Jeanne d'Arc et conférence de Léon Denis, à Paris

Le Comité de la Société d'Etude des phénomènes psychiques a décidé d'organiser une fête commémorative en l'honneur de Jeanne d'Arc, le grand médium, l'héroïne inspirée.

Une conférence sera faite à cette occasion par M. LÉON DENIS, le dimanche 31 mai, à 2 heures, dans la grande salle de la Société des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, où s'est tenu le Congrès spirite de 1900.

Sujet de la conférence : *l'Épopée de Jeanne d'Arc ; sa vie et sa mort ; le rôle de la médiumnité dans l'histoire*. C'est une double fête pour les spirites de Paris. Droit de vestiaire, 0 fr. 50.

Le dimanche 29 mars et le mardi 31 mars, M. G. DELANNE a donné à Liège et à Bruxelles deux conférences très intéressantes. Il avait choisi pour sujet : *Les vies successives*. Comme toujours, beaucoup de succès.

UN CAS D'OBSESSION A ALGER

Le 28 mai 1902, Mme Jourde, sur les recommandations de MMes Troussel et Flasselière, vint me voir. Elle me raconta que, depuis huit ans, elle était sujette à des crises qui la faisaient souffrir et l'empêchaient de vaquer à ses affaires. Dans ses crises, qui étaient très fréquentes, la pauvre dame étouffait, se tordait dans des convulsions violentes et poussait des cris comme si elle avait été victime de strangulation.

Ne sachant à quoi attribuer les causes de ce terrible mal, je priai cette dame de revenir le 2 juin, à 8 heures du soir, me proposant de faire une séance intime de spiritisme afin de demander à nos chers guides de nous expliquer ce cas.

A cette réunion assistaient :

M. Vacheron, officier d'administration du génie, chevalier de la Légion d'honneur, médium guérisseur ; Mme Flasselière, présidente du groupe Béranger ; Mlle Mondel Noémie, sage-femme, médium écrivain ; Mme Verdier, ma femme, médium écrivain mécanique, et moi.

Au jour convenu, Mme Jourde vint, accompagnée de son mari et de sa jeune fille.

A peine la séance fût-elle commencée que la pauvre femme fut prise de son terrible mal.

M. Vacheron lui prodigua ses soins et elle se remit.

Pendant ce temps ma femme recevait une communication dans laquelle on nous disait que Mme Jourde était sous le coup d'une affreuse obsession, tandis que Mlle Mondel obtenait la communication suivante, de l'esprit obsesseur (1) :

(1) Nous la donnons telle qu'elle a été obtenue.

« Eh bien, que vous importe, madame, c'est moi qui souffre. Oh ! comme elle est venue trop tard ! Je me suis attaché à elle, à ses pas, à sa vie.

« Je souffre, je souffre, je souffre...

« Eh bien, cela ne regarde personne si j'ai fait ce que je ne devais pas faire.

« Quelle horreur au sortir de cette vie terrestre ! Louée dans l'immensité, quelle horreur, quel tableau effrayant !

« Ah ! priez pour moi, afin que je puisse me réincarner.

« Pardon, madame, si je me suis attaché à vos pas. Mes fluides sont liés à votre sort. Si je puis me réincarner, je vous rendrai au centuple du bien pour le mal involontaire que je vous ai causé.

« Priez pour moi, car involontairement je m'incorpore pour me sortir de l'horreur du néant où je suis depuis mon départ ; priez, priez pour ma réincarnation.

« BOLLAND. »

J'essayai de raisonner cet esprit malheureux, mais ce fut en vain, nous en restâmes là pour cette soirée.

Le 4 juin, dans une séance, nous eûmes la communication ci-après du même esprit :

« Ce jour, qui vient heureusement pour moi, où mes yeux voient des êtres compatissants, porte un peu de soulagement à mon âme.

« Hélas, le regret d'un suicide me hantait ; maintenant me voilà plus tranquille. Je remercie le groupe Béranger des prières qu'il voudra dire pour moi, car je souffre encore beaucoup. Merci, madame la Présidente, et aussi M. Verdier et les médiums. Si je pouvais m'incorporer dans cette dame, cela me ferait du bien. Merci. Je prierai avec vous tous.

« Votre dévoué,

BOLLAND, suicidé mais repentant. »

Je fis mon possible pour le raisonner et je vis que la résistance était moins grande.

Le 7 juin, dans une autre séance, nous eûmes du pauvre esprit obsesseur la communication ci-après :

« Commençons par moi d'abord, car j'ai hâte d'être incorporé. Je crois qu'on ne m'entend guère ; cependant j'ai fait tout ce qu'un Esprit souffrant peut faire ; j'ai quitté ma victime qui a tant souffert de mon départ clandestin et de mon affreux suicide, accompli faute d'énergie. Je remercie tout le groupe Béranger et prie la présidente, Mme Flasselière, et le vice-président, M. Verdier, d'engager un médium à m'appeler, car je veux parler ; ensuite, je pourrai peut-être me réincarner.

« Je vous salue, Mesdames, Messieurs, le plus respectueusement.

Votre tout dévoué et reconnaissant,

« BOLLAND. »

Cette fois l'Esprit m'écouta avec attention et je vis que mes raisons l'avaient ébranlé. Ce que voulait surtout le pauvre Bolland, c'était nous

parler. Aussi, à la séance du groupe Béranger du 25 juin, il s'incorpora dans notre médium, Mme Roca. Il eut son agonie et ne put encore rien nous dire.

Mais, le 7 juillet, Mme Jourde étant venue à la séance du groupe, elle tomba en sommeil somnambulique; l'Esprit obsesseur s'incorpora en elle et nous parla longuement. Il comprit sa situation, reconnut qu'il était bien mort et se rendit compte que l'amour qu'il disait avoir pour elle faisait à celle-ci le plus grand tort, puisqu'il la rendait malade. Il promit dès lors de la quitter et de ne plus la faire souffrir. Il deviendrait, disait-il, son protecteur après avoir été son bourreau.

En effet, ce brave Bolland a tenu sa promesse et Mme Jourde a recouvré la santé, ses crises ont complètement cessé. Bien mieux, il veille sur elle qu'il affectionne toujours, mais d'un amour pur; il la conseille et la guide. Il est entré résolument dans la voie du progrès et de la réparation et a demandé qu'un procès-verbal de son cas soit rédigé.

Voici, du reste, la communication intéressante qu'il m'a faite à ce sujet, le 19 octobre 1902, dans laquelle il raconte sa triste fin :

« Cher monsieur Verdier,

« Je vais vous donner les renseignements que vous désirez sur la cause qui m'a entraîné à mettre si tristement fin à mes jours. Cela vous permettra de compléter un procès-verbal sur le cas de Mme Jourde et servira à ouvrir les yeux des incrédules.

« J'étais ingénieur de la Cie P. L. M., aux ateliers d'Oullins, à une demi-heure de Lyon. J'habitais cette dernière ville, rue d'Enghien, n° 5, au troisième étage, et la chambre où je me suis suicidé était sur le derrière de la maison, donnant sur l'immeuble des Jésuites. J'avais alors 37 ans.

« Il y avait dix mois que j'avais Mme Jourde à mon service, comme femme de ménage quand, au bout de deux mois, j'ai constaté quelle grande place elle occupait dans mon cœur qui, jusque-là, n'avait jamais rien ressenti, si ce n'est un amour très fort pour ma bonne et sainte mère.

Ma mère étant venue à mourir, je me trouvai alors dans le néant, sans amitié, lorsque je rencontrai cette dame qui voulut bien soigner mon petit intérieur. Un jour je sentis que j'avais pour elle un sentiment qui était plus fort que de la sympathie, mais je n'osais pas le lui avouer. Je fis d'abord le malade pour l'éprouver, et je reconnus en elle un grand cœur et une fermeté qui me plurent. J'aurais voulu lui parler, lui faire connaître mon amour, mais cela me fut impossible. Je la questionnai sur les vicissitudes de la vie; elle me répondit avec une logique qui aurait étonné les plus grands savants. Mon amour pour elle augmenta. J'écrivis alors des lettres à son intention, que je mis dans mes poches, car je lui avais bien recommandé de les vider lorsqu'elle brossait mes vêtements. Mes lettres étaient pliées de façon à m'apercevoir de suite si elle les avait lues. Mais, hélas! jamais elle n'en prit connaissance. Désolé, je pris le parti de voyager pour essayer de l'oublier. Quand je partis, elle avait sa fille aînée à l'hôpital de la Charité, bien malade

de la fièvre typhoïde. Croyant la toucher je lui dis : « Pendant mon absence, je ne pourrai vous payer vos gages. — C'est bien, me répondit-elle, j'espère trouver d'autre travail qui me permettra de vivre. » Je partis le cœur ulcéré. Pendant trois mois, je parcourus l'Angleterre, la Hollande et la Belgique et je revins à Paris avec la ferme intention de demander mon changement.

Mais le cœur fut plus fort que la volonté ; je brûlais du désir de revoir celle qui était l'objet de mon affection et le tourment de ma vie. Je revins donc à Lyon. Ah ! quel serrement de cœur je ressentis lorsque je la revis, toujours souriante car, malgré ses peines, elle avait conservé son caractère enjoué et ouvert, toujours bonne et affable, mais aussi toujours indifférente ! Je lui demandai comment elle me trouvait et si j'avais changé. Elle me répondit que j'avais l'air bien portant et cela avec un ton qui me fit voir qu'elle n'avait réellement aucune affection pour moi. Alors voyant que je n'obtiendrais jamais rien d'elle, je résolus d'en finir. La voir si brave et si vaillante aurait dû me donner du courage mais j'étais un lâche !

Donc le 10 octobre 1894, à 5 heures du soir, après avoir fait monter du charbon chez moi, je fumai trois cigarettes en pensant à elle. Je mis dans la salle à manger ma salamandre remplie d'anthracite et de charbon, ainsi qu'un autre fourneau portatif. Je pris une échelle pour fermer toutes les issues. A huit heures du soir, après avoir allumé le charbon et bu de l'éther et du chloral, je me deshabillai et m'étendis sur un lit : à ce moment ma montre marquait juste 8 heures trois quarts, je commençai à sentir les impressions de la mort et ce n'est qu'à minuit que je perdis complètement connaissance, quoique le Docteur ait constaté que j'étais mort à 1 heure du matin : il s'est trompé d'une heure. Si on m'avait photographié, on aurait trouvé son image dans mon regard. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, quand elle vint pour faire le ménage et qu'elle entra dans la chambre pour voir si j'étais souffrant, mon Esprit étant resté attaché à la matière, je croyais la voir encore et pouvoir lui parler, mais, au lieu de cela, je me suis emparé d'elle et l'ai fait depuis horriblement souffrir. Oh ! c'était affreux. Pauvre femme ! ses souffrances étaient celles que j'endurais dans l'au-delà, moi qui croyais par le suicide en finir avec ce supplice !

Oh ! plaignez les pauvres suicidés, car ils sont sous le coup du plus affreux de tous les supplices. On se croit toujours vivant et on cherche toujours le charbon. Donc, cher Monsieur, faire que ces pauvres malheureux suicidés se reconnaissent, c'est travailler à votre avancement spirituel, et au nôtre. Voilà la fin de ma vie.

— Cher Esprit, après votre désincarnation, n'aviez-vous pas conscience de votre situation ?

— Non, je n'en avais pas conscience, mais comme je m'étais attaché à cette pauvre femme, ma souffrance, elle la ressentait aussi. Sa triste situation aurait été abrégée si elle avait écouté M. Bouvier, le directeur de *La Paix Universelle*. Il l'avait vue dans une de ses crises et l'avait engagée à aller le voir, car il avait compris la cause du mal qui la torturait. Il l'aurait endormie, je

me serais incorporé, car je voulais parler et je voyais que personne ne pouvait me répondre. Oh ! quel douloureux supplice que celui de vouloir parler et de ne pouvoir se faire entendre de personne ! Mme Jourde écouta plutôt les conseils de sa belle-mère qui lui dit qu'on voulait l'endormir dans un mauvais but.

Le 28 mai 1902 ma victime alla chez Mme Flasselières et le soir chez vous. Le 2 juin elle y revint et assista à une séance à laquelle vous l'aviez convoquée. Etant attaché à elle, je m'y trouvais évidemment aussi ; je me suis communiqué à vous par l'intermédiaire d'un médium écrivain. Mais vous n'avez pas pu me faire entendre raison, pas plus que les 4 et 7 juin où je vous fis encore des communications écrites.

Le 25 juin, je me suis incorporé dans un médium somnambulique ; j'ai eu mon agonie, mais vous n'avez pu arriver à temps pour me faire reconnaître, car je suis parti aussitôt mon agonie terminée.

Ce n'est que le 7 juillet, en pleine séance, que, m'étant incorporé dans ma victime, j'ai compris que j'étais mort, j'ai reconnu mon erreur et ma lâche conduite.

PAUL BOLLAND.

Au point de vue des faits, nous constatons donc ceci :

Pendant huit ans, Mme Jourde a été en proie à des crises terribles provoquées par les fluides d'un Esprit souffrant et obsesseur.

A Lyon qu'elle habitait, lorsqu'elle a été prise de ce mal étrange, elle a consulté plusieurs médecins, entr'autres MM. Debauge et Cotton ; aucun n'a pu reconnaître la cause de ses souffrances qu'ils attribuaient tantôt à de l'épilepsie, tantôt à de l'hystérie, même à de la catalepsie. Enfin ne sachant plus que penser, ces praticiens prétendirent que le climat brumeux de Lyon était contraire à Mme Jourde et qu'elle ferait bien d'aller habiter le Midi.

La famille Jourde quitta donc Lyon le 6 août 1895, pour aller habiter Marseille.

Mais là comme à Lyon, les crises continuèrent. Mme Jourde consulta dans cette ville les Docteurs Martinet, Icard qui, pas plus que leurs confrères de Lyon, ne surent reconnaître ce qu'elle avait. Ils lui ordonnèrent des drogues qui lui fatiguèrent l'estomac sans produire de guérison, parce que le mal était spirituel et non corporel.

Découragés, M. et Mme Jourde, décidèrent d'aller encore plus au Midi et vinrent s'établir à Alger, où ils arrivèrent le 28 novembre 1901.

Dans cette ville, le mal continuant, Mme Jourde consulta le médecin Maure qui, de même que les autres, ne put lui rendre la santé.

C'est quelque temps après qu'elle vint me voir et que, grâce au Tout-Puissant et à nos bons amis de l'Espace, nous avons pu la délivrer de son terrible mal.

Le spiritisme avait triomphé là où la prétentieuse science était restée impuissante !

Les soussignés affirment, sur leur honneur, la véracité des faits exposés dans ce procès-verbal.

Alger, le 7 février 1903.

Ont signé :

H. Verdier, directeur d'Ecole à Alger. — Mme Verdier. — Vacheron, officier d'Administration du Génie à Alger. — Mme Jourde, M. J. Jourde; Agnès Longués; Ve Flasselière; Mme et M. Jehel.

E. Troussel, 41, rue Daguerre, Mustapha. — L. Troussel. — Veuve Chaniot, à Mustapha. — Rose Verdier, 11, rue Médée, Alger. — J. Déroulède, rue Rovigo, 38. — Veuve Aumas, rue Saint-Augustin, Alger. — Veuve C. Bassières, Fort de la Casba. — J. Laniray, porteur de contraintes, Alger. — N. Mondel, rue Bab-Azoun, Alger. — V. Roca, à Mustapha.

UNE GUÉRISON PAR LE MAGNÉTISME

Bien chère Madame Leymarie,

Voudriez-vous me prêter l'hospitalité de votre excellente Revue pour remercier M. Magnin des soins si dévoués qu'il m'a donnés ces derniers temps comme magnétiseur.

Très souffrant et n'ayant dans la médecine ordinaire qu'une médiocre confiance, je l'ai prié de me soigner d'après sa méthode. Il l'a fait avec un dévouement qui m'a profondément touché et m'a rendu la santé en très peu de temps. Comme il n'a voulu accepter aucune rémunération, je crois de mon devoir de lui fournir ce témoignage.

Veuillez agréer, chère Madame, l'expression de ma respectueuse sympathie.

M. SAGE.

Procès-verbal de l'Assemblée générale de la Société spirite lyonnaise

15 MARS 1903.

Après la lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 23 février 1902 (lequel est approuvé);

Après la lecture du compte rendu financier à ce jour, 15 mars 1903, on procède à l'élection des membres de la Commission qui est réélue à l'unanimité.

M. Brun est réélu président; Mlle Renaud et M. Garin sont réélus vice-présidents.

L'entente fraternelle a donné son charme à cette séance qu'a précédé une courte séance d'évocation.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu de Mlle A. DAYT, de Lyon, deux petites brochures dont la première a pour titre : *Argumentation* ayant en vue d'éclairer tout être sur des besoins indéniables déniés à la femme depuis l'apparition de l'homme sur la terre (1).

La deuxième : *Code humain* basé sur le décret national de 1789, mis à la portée de toute intelligence et formant une des bases de l'enseignement primaire des filles et garçons (2).

Voici la préface de l'auteur qui, mieux que nous pourrions le faire, donnera une idée de ces deux brochures.

Sœurs bien-aimées,

En ces temps de trouble et d'inquiétudes, une voix d'amour doit se faire entendre ! J'en emprunte les accents aux âmes nos sœurs qui recueillent nos larmes pour les porter au Très Haut.

L'homme a accompli les rudes efforts qui devaient le libérer des odieux esclavages de la matière en ses convulsions, et de ceux de l'esprit en ses puissances dominatrices ! et aujourd'hui qu'il a acquis le droit de parler ouvertement, le droit n'est plus au glaive, mais à l'amour et au jugement.

Je viens donc à vous avec l'emblème de la paix, la simple branche d'olivier, et je vous dis :

Sœurs ! L'ère des miséricordes, l'ère de la justice a sonné pour tous sur toute la Terre ! car les Esprits d'amour parlent à la Terre leur doux langage de paix : la *parole de jugement* à laquelle nul ne contredira dans son for intérieur, car nul n'y peut contredire qui a au cœur le sentiment du devoir qu'imposent les doux et saints titres de Père, Frères, Fils ! et ceux que la devise sublime : Liberté, Egalité, Fraternité indique à tout homme loyal et sincère.

Cette devise est l'inspirateur des lignes qui suivent ! Elle est l'inspirateur du Code humain !

Vous étudierez toutes ces lignes, vous les ferez comprendre toutes à vos enfants, vous les discuterez toutes avec tous vos aimés si, parmi ceux que vous respectez comme Père, Frères, Epoux, il s'en trouve un qui soit réfractaire à leur enseignement.

O Sœurs ! priez, pensez, étudiez ! La force est à l'amour et au droit ! c'est pourquoi l'appel vous est fait ! Nul cœur n'entend les accents de l'amour et du devoir comme un cœur maternel.

Je suis votre sœur, et je vous aime !

Ambroisine DAYT.

(1) 0 fr. 10 franco.

(2) 0 fr. 15 franco.

RHEA L'ONDINE

(Suite).

Je naviguais depuis près d'une année, sans avoir éprouvé une seule minute de regret au sujet de la détermination que j'avais prise; aussi je me gardais bien de rien laisser transpirer de mes sentiments dans mes lettres à mes parents.

Comme *La Brillante* devait retourner à Hambourg sous peu de jours, j'ouvris mon cœur au capitaine, en lui avouant ma crainte d'être rappelé par mon oncle, si j'abordais en Allemagne.

Le capitaine était un vieux loup de mer, un de ces vieux marsouins qui considérait comme une infériorité de préférer un rond de cuir au pont d'un navire; aussi prit-il mon parti et me promit-il de sauvegarder ma noble vocation des intérêts mesquins de ma famille. Il ajouta en me mettant sa grosse et lourde main sur la tête : « Enfant, j'ai idée que tu seras un aussi bon capitaine que moi ! je n'ai pas d'enfants, je te protégerai et peut-être tu seras un jour mon successeur sur *La Brillante* ! — Nul doute, ajouta le capitaine, que ton oncle, qui suit sur les tablettes du mouvement du port, l'arrivée et le départ des navires, ne soit informé de l'entrée en rade de mon bâtiment et l'ayant vu annoncée, s'attende naturellement à ta visite. Tu resteras à bord, mon garçon, et si ton parent le comptable vient à te réclamer, on lui répondra que nous t'avons laissé en convalescence dans la dernière ville où a relaché *La Brillante*. Toi, tu feras le mort, tu prendras des arrêts forcés dans l'entrepont... C'est entendu, n'est-ce pas ? A un autre voyage, l'épreuve étant plus longue, tu pourras déclarer à ta famille ton irrévocable vocation pour la marine. »

Pendant les dix ou douze jours que *La Brillante* resta à l'ancre à Hambourg, je restais caché dans le navire. Le capitaine vit arriver mon oncle le troisième jour du stationnement de notre navire.

— Où est mon neveu ? Et pourquoi n'est-il pas encore venu nous voir ?

Aux brèves explications du capitaine, mon oncle se montra à la fois triste et mécontent.

— L'enfant a donc été bien malade ? Je m'étonne qu'il ne soit pas venu passer sa convalescence dans sa famille !

Le capitaine abrégua la conversation pour se désempêtrer, me dit-il, du comptable, qui voulait tirer trop au clair la situation.

Je fus obligé d'écrire une lettre de mensonges à ces bons parents et j'eus, je l'avoue, beaucoup de remords de ma conduite; mais dès que *La Brillante* reprit la mer, j'oubliais toutes mes contrariétés.

A la fin de mon engagement, nous touchâmes de nouveau à Hambourg ; cette fois ma famille fut avisée de mon retour par une lettre.

Lorsque je me présentais chez ma tante, je la trouvais bien triste ; elle m'embrassa avec effusion et me dit en pleurant :

— Ton oncle est bien malade, les médecins l'ont condamné ; je ne puis espérer le sauver, mais seulement prolonger ses jours quelques mois, peut-être quelques années!... Pierre, mon enfant, il faut désormais que tu demeures auprès de nous, ton engagement est terminé, ton caprice satisfait, tout est bien, puisque te voilà grandi, fort et robuste ; la mer, j'en conviens, ne t'a pas été défavorable...

Je restais muet de surprise et fort mécontent que ma tante, immédiatement après les premiers embrassements, voulût me faire prendre une décision. Mon cœur égoïste se ferma à toute pitié pour celle qui m'avait servi de mère, et pour en finir, je répondis sèchement :

— Je serai un marin, chère tante, mes goûts ne sont pas semblables à ceux de mon oncle. Plus que jamais je suis décidé à persister dans la carrière la plus belle à mes yeux... Et comme j'élevais la voix, sans y faire attention en prononçant ces dernières paroles, ma tante me fit signe de parler bas, car son mari, se trouvant dans la pièce contiguë pouvait m'entendre et qu'il fallait, à tout prix céder ou tout au moins faire semblant de céder à ses désirs!...

Je promis de mauvaise grâce de faire tout ce qu'on voudrait, mais déjà je supputais avec humeur les jours que j'aurais à vivre dans ma famille jusqu'au départ de *La Brillante*!...

Mon oncle fut très heureux de me revoir. Ainsi que le font généralement les malades, il m'entretenait constamment de ses souffrances, de l'ennui que causait à son patron sa longue indisposition. Le comptable qui le remplaçait venait à chaque instant le consulter, etc. Le pauvre homme espérait bien revenir à la santé et reprendre sa place dans son cher bureau.

Mon oncle me demandait de lui faire le récit de mes voyages durant les deux années écoulées ; je le fis avec beaucoup de plaisir, mais cela n'amusa pas Fleycher autant que je l'aurais cru : il bâillait et tortillait flévreusement sa longue barbe, lorsque je m'attardais en quelque définition trop détaillée, mon amour-propre de conteur en souffrit beaucoup. Je devins maussade et malgré les clignements d'yeux de tante Pierrette, je laissais deviner trop ouvertement combien le pont d'un navire me manquait. Mon oncle qui avait été endormi par les assurances optimistes de sa femme qui disait que j'étais revenu pour me fixer à Cologne, se fâcha sérieusement contre moi, quand il vit le contraire, ce qui augmenta ses souffrances encore.

Je courus trouver mon capitaine à Hambourg, le priant et le suppliant de venir voir mes parents, afin de m'autoriser à contracter un nouvel engagement de deux années.

— Je n'aime pas ces sortes d'immixtions dans les affaires de famille, dit le capitaine, ... j'irai toutefois pour te prouver l'intérêt réel que je te porte... mais, à ta place, je partirai en cachette sans faire d'adieux à personne et je resterai à l'étranger assez de temps pour laisser se calmer la tempête...

Ce fut ma tante qui reçut le capitaine et elle lui déclara qu'elle et son mari s'opposaient à ce que leur neveu signât un nouvel engagement avant sa majorité.

— Nous sommes bien décidés, Fleycher et moi, à garder notre jeune parent auprès de nous jusqu'à cette époque ! Alors nous lui remettrons nos comptes de tutelle et ce jour-là il fera tout ce qu'il lui plaira, il aura l'âge de raison, et si son cœur ne lui dicte pas la conduite qu'il a à tenir envers nous, eh bien, il pourra alors nous quitter !...

Mon parti fut bien vite pris, je ferai ce que m'a dit que ferait le capitaine, s'il était à ma place.

Deux jours après, je me rendis à bord de *La Brillante*, sans dire un mot à personne, et j'allai me cacher à fond de cale ; on devait lever l'ancre dès le lendemain matin. Une fois au large, je fus trouver le capitaine dans sa cabine ; il me reçut avec un gros rire exubérant de satisfaction.

— Je savais bien que tu goûterais du conseil... quand on aime réellement la mer, on ne lui est jamais infidèle... A présent, mon garçon, il faudra nous séparer quelques années, je reviens trop régulièrement en Allemagne, ton oncle, furieux, finira par me chercher querelle pour avoir favorisé ta fuite... nous nous retrouverons plus tard. Je t'engage à passer quelque temps, un an ou deux, dans la marine marchande des Etats-Unis ; je te chercherai un poste ; compte sur moi ! J'aime les têtes carrées, comme la tienne ; que diable ! chacun a sa vocation. Si tu avais voulu être pasteur, par exemple, les Fleycher ne s'y seraient pas opposés... Dès lors, pourquoi vouloir t'empêcher d'être marin ! Cela leur apprendra, à ces braves gens, à s'entêter dans leurs préjugés.

Trois mois après ma fuite, j'écrivis à tante Pierrette, lui demandant pardon de les avoir quittés de la sorte, mais que j'avais dû céder à une poussée irrésistible de ma vocation. Je lui apprenais que je naviguais à bord de la *Louisiane* de la *Society Barry and Co*, grand navire américain, et je la suppliai de vouloir bien me donner de ses nouvelles.

Des mois, puis des années se passèrent sans qu'un seul mot de ma famille me parvint. J'écrivis inutilement plusieurs lettres, durant la première année ; puis je m'efforçai d'oublier mes parents ; j'avais, du reste, des amis du bord, avec qui je menais joyeuse vie, gagnant pas mal d'argent, je le dépensais sans compter ; je fis, du reste, beaucoup de sottises et mon cœur s'endurcit de plus en plus...

Quatre ans après mon départ, ou plutôt ma fuite de Cologne, je reçus d'un

notaire de cette ville mes comptes de tutelle et le chiffre de la somme déposée chez lui par Fleycher pour m'être remise à ma majorité. J'eus quelques minutes le cœur serré en apprenant le décès de mon oncle, mais la pensée que j'avais enfin un petit capital bien à moi chassa de mon cœur toute tristesse. Je commençais à faire des rêves d'avenir assez ambitieux, lesquels aboutirent à néant, c'est-à-dire qu'après que j'eus reçu mon capital, je devins la dupe d'un de mes amis, qui m'engagea dans une affaire où il gagna bien quelque chose, mais où je perdis tout mon petit avoir.

J'étais courageux, je me remis à l'ouvrage avec acharnement; je voulais refaire mon capital et aller revoir tante Pierrette, dont j'implorais inutilement le pardon! Un jour, elle me fit écrire cependant par Mme Beder que mon oncle en mourant n'avait pas voulu me pardonner mon ingratitude et qu'elle non plus ne saurait pardonner mon lâche abandon; que désormais elle avait arrangé sa triste existence sans moi et qu'elle ne voulait même plus recevoir de mes nouvelles.

Cette lettre, que je trouvais aussi dure que méritée, me troubla fort. Je résolus d'aller retrouver Pierrette pour mettre à ses pieds mon trésor, pour expier ce qu'elle appelait mon ingratitude et que je ne considérai, moi, que comme une nécessité de ma liberté d'action.

J'avais revu le capitaine de *La Brillante* et je devais, sous peu, devenir son second, puis retourner à Hambourg avec lui, dès que j'aurai réparé mes pertes d'argent. Ce fut long!... Il me fallut plusieurs années! Enfin, le jour tant désiré arriva, j'avais à peu près réuni la somme envoyée par le notaire, mais ce n'était pas assez... Je jouai, bien que ce ne fût pas dans mes habitudes, et malheureusement je gagnai. J'occupais le poste tant souhaité de second à bord de *La Brillante*. A la première escale, je courus tenter encore la fortune. Cette fois, je fus à peu près ruiné; je retournai à bord si désespéré que je résolus d'en finir avec la vie; je me tirai un coup de revolver dans la poitrine: on me crut mort; des soins intelligents me furent donnés mais je restai plusieurs jours sans connaissance. Je fus mis à l'hôpital dès notre arrivée en Allemagne. Là, il survint des complications et je crus que ma dernière heure était arrivée. Je revins alors aux croyances religieuses de mon enfance. Je remerciai Dieu d'avoir permis que mon suicide n'eût pas mal tourné et j'acceptai presque avec reconnaissance les souffrances qui avaient suivi ma lâche tentative de désertion mon poste ici-bas!

Après plusieurs mois de séjour à l'hôpital je voulus, avant de reprendre le poste que mon vieil ami le capitaine m'avait conservé, revoir ma tante, et je me proposai d'achever ma convalescence à Cologne, afin de tenter de fléchir le juste ressentiment de ma tante Pierrette, en allant me jeter à ses pieds.

En arrivant à ma ville natale, je descendis dans une modeste hôtellerie ayant pour enseigne: *Au Rendez-vous de la Marine*. Le lendemain je me rendis, non sans appréhension, à la maison qu'habitait ma tante.

— Mme Fleycher est-elle chez elle ? demandai-je avec assez d'anxiété à la concierge qui ne me reconnut pas.

Voilà bientôt six mois que cette dame a quitté la maison, et même Cologne !...

— Quelle est sa nouvelle adresse, je vous en prie, madame ?

— Je n'en sais rien, Monsieur, la veuve Fleycher a quitté de chez nous sans me la dire !...

Je fus désolé de la brève réponse de la concierge, qui, soudainement, me tourna le dos. Heureusement que cette femme ne m'a pas reconnu, pensai-je en m'enfuyant tout accablé.

Je n'ai que ce que je mérite, m'écriai-je presque à haute voix, une fois loin de la maison. C'est bien fini ! Pierrette m'a chassé de son cœur, puisqu'elle n'a même pas daigné laisser l'adresse de son nouveau domicile !

(A suivre).

M. A B.

NÉCROLOGIE

ALFRED ERNY est décédé à Paris, le 11 mars dernier, à l'âge de 65 ans. Il écrivait dans plusieurs revues spiritualistes, entre autres : *Les Annales des Sciences psychiques* du Dr Dariex et *La paix Universelle* de Lyon. C'était un fervent et un convaincu. Il a publié un volume sur le « psychisme expérimental » et une brochure intitulée « Identité des Esprits », vendue au profit des pauvres vieillards spirites lyonnais.

M. LÉON FOCCROULLE, vice-président de la Fédération Liégeoise, est décédé à Poulseur, près Liège, le 4 avril dernier à l'âge de 63 ans. Une foule nombreuse lui a rendu les derniers devoirs terrestres. Cet homme de valeur était estimé de tous. Plusieurs discours ont été prononcés par MM. Oscar HENRION, NUSS, HORION, notaire, CASTERMAN, et Mme Cl. LERUTH.

Léon Focroulle fut un honnête homme ; sa vie fut un exemple.

Nos plus sympathiques condoléances à sa famille.

M. J. LOUBRIS, de Boston, nous annonce la perte douloureuse qu'il vient de faire en la personne de sa fille bien-aimée, Mme CAMILLE. Veuve après cinq semaines de mariage elle était rentrée dans sa famille bien accablée par le chagrin, quoique soutenue par sa foi si profonde : elle était spirite depuis son enfance. Elle s'est désincarnée, le 4 mars dernier, après une longue et pénible maladie qu'elle a supportée avec la plus grande résignation et s'est éteinte sans agonie, entourée d'esprits amis qu'elle a vus jusqu'à sa dernière heure.

Selon sa volonté, son corps a été incinéré.

Notre sympathie bien vive à M. J. Loubris et à sa famille.

Le Gérant : P. LEYMARIE